

ANARCHITECTES

vers la démocratie territoriale :
pour une autre démarche de projet

Félix, Paul, Charles Parpoil
Enoncé Théorique de Master,
SAR, ENAC, EPFL,
Pr. Resp. Christophe van Gerrewey
15.01.2018

Merci à....

Christian, pour son écoute, son intérêt et son implication dans ces pages,

Au Pr. C. van Gerrewey, pour ses conseils avisés ; Pr. D. Dietz & R. Baur, pour leur attention à l'entretien d'un espace de dialogue ouvert ;

Matthew Skjonsberg, pour son apport de connaissance concernant Wright,

Ceux sans qui je ne serai rien : Sophie et Bruno, ainsi qu'à tous mes proches qui m'ont critiqué et soutenu, me permettant de me tenir éloigné de la folie qui court sur le monde.

Aux chiens jaunes.

Contenu

p.2	<u>Note de l'auteur</u>
p.3	<u>Avant - propos</u>
p.5	<u>Introduction</u>
p.9	<u>Premier mouvement :</u> <u>la lente maturation de la crise</u> <u>moderne</u>
p.21	<u>Second mouvement :</u> <u>la question de la nécessité pro-</u> <u>fessionnelle</u>
p.53	<u>Dernier mouvement :</u> <u>L'importance de l'expression</u> <u>populaire de l'Art</u>
p.58	<u>Notes Bibliographiques</u>
p.60	<u>Bibliographie,</u> <u>crédits,</u> <u>Discographie</u>

“ Dans une société où personne ne peut plus être reconnu par les autres, chaque individu devient incapable de reconnaître sa propre réalité. L'idéologie est chez elle ; la séparation a bâti son monde. ”

Guy Debord (1931 - †1994)
La société du spectacle 1992
p. 217

“ Mais sans hésitation, je dirais de tel ou tel visage croisé dans la rue, plongé dans une apparente indifférence au monde et par elle protégé, oui, voilà un chien jaune.

Rôtis, ras de poils, fumés au museau et aux pattes, ils abondent dans la ville. On les côtoie sans y prendre garde mais si l'on y prêtait attention on s'apercevrait que leur vêtement n'est qu'un habit d'emprunt. En réalité il s'agit d'humains nus qui, à défaut d'habiter les déserts, transportent avec eux, où qu'ils aillent, une lumière intérieure dans laquelle se construit, à l'abri des grandes politiques, le seul espace de liberté auquel chaque esprit a droit, le rêve en distance.

C'est à eux que je pense.”

Gilles Clément
où en est l'herbe ?, 2006
p. 82

“Je fais vite les citoyens embobinés par le stress
les gens s'évitent et ne s'invitent que par SMS
labess à part ça j'ai l'impression qu'on nous broie”

Demi-Portion
Pour une fois
Artisan du bic, 2010

Note de l'auteur

Ce travail naît d'un malaise personnel face à la pratique professionnelle et son enseignement, en contradiction avec une éthique, une poésie et une politique personnelle. Produire une architecture au service de la population aujourd'hui me semble difficile si cette dernière ne la produit pas, dans une mesure non-négligeable, elle-même. Qu'est-ce qu'un architecte sinon celui qui inscrit dans la matière les rêves et les désirs de son temps ? Il peut faire de ceux-ci les siens, bien que l'inverse ne saurait être vrai, et même Le Corbusier y a échoué.

Il me semble également que les attentes du public envers l'objet d'architecture ont changées. La population ne me semble plus unifiée par la recherche d'un quelconque but national ou international —par exemple, d'excellence ou de compétitivité—, mais serait plutôt une diversité de communautés bien plus concernées par les altérations de leurs environnements proches que par celle du contexte national ou international.

Pourtant, tout au long de notre modernité, les architectes ont cherché à se rattacher à des idéaux liés au contexte national ou international, ce qui a même mené à la recherche d'un soi-disant style international, universel, qui aurait trait à l'idée d'une culture globale. Celui-ci a atteint son apogée dans la production d'objets architecturaux, recherchant la singularité par l'expression de la technologie ou la forme, architecture objective.

Bien entendu, ce ne saurait être la faute des architectes, tant ceux-ci s'expriment peu, laissant ceux qui la vendent en parler ; si s'en est une, c'est une faute par omission. La commande, surtout publique, reste fortement compromise avec cette question d'image. Il serait temps de s'y attaquer, de la modifier et d'en changer les acteurs principaux, pour fonder une architecture subjective.

Si nous voulons des urbanités à l'image de leurs habitants (et non marquées du sceau d'idéaux extérieurs) ceux-ci doivent acquérir les outils de pouvoir leur donnant accès aux décisions d'aménagement. Par ce biais, il serait possible de modifier la commande classique, voir de passer outre, et pouvoir exercer sans honte ni culpabilité.

Même le plan de Brasilia, conduit avec Costa, reste un échec dans la mesure où il a oublié dans sa promotion le million et demi d'habitants futurs qui se tassèrent dans les bidonvilles périphériques.

“ On ne peut espérer une amélioration des conditions de vie de l'espèce humaine sans un effort considérable de promotion de la condition féminine. L'ensemble de la division du travail, ses modes de valorisation et ses finalités sont également à repenser. La production pour la production, l'obsession du taux de croissance, que ce soit sur le marché capitalistique ou en économie planifiée, conduit à de monstrueuses absurdités. La seule finalité acceptable des activités humaines est la production d'une subjectivité auto-enrichissant de façon continue son rapport au monde. Les dispositifs de production de subjectivité peuvent exister à l'échelle de mégalopole aussi bien qu'à celle des jeux de langage d'un individu. Et pour appréhender les ressorts intimes de cette production - ces ruptures de sens auto-fondatrices d'existence - la poésie, aujourd'hui, a peut-être plus à nous enseigner que les sciences économiques, les sciences humaines et la psychanalyse réunies ! ”

Felix Guattari (1930 - †1992)

Chaosmose, 1992

p. 38

Avant-propos

Ce travail est une réflexion sur l'état de l'incarnation territoriale de la démocratie, ainsi que sur une éthique de projet rendant à ceux qui vivent leur territoire le discours sur les « aménagements » qui y sont fait et par là un pouvoir dont les instances administratives et privées ont pu les priver.

Au vu de la crise économique, démocratique et environnementale en cours, il s'agit de lutter contre la normalisation, l'homogénéisation et l'uniformisation des solutions proposées par les détenteurs de la pratique professionnelle, souvent imposées de manière pyramidale par la suite par les autorités économiques ou administratives. En renforçant le pouvoir des usagers on pourrait espérer donner un nouveau souffle démocratique à nos sociétés, par le projet.

On aimerait écrire le chant de l'indépendance contre l'individualisme,
des communs contre les biens exclusifs.

F.P.C.P.



Crédit photo T.J. Watt, 2010

La société humaine et ses individus ne peuvent plus, de part la prise de conscience de l'anthropocène, ignorer la longue destruction de son territoire de survie.

5

“I suppose is it tempting, if the only tool you have is a hammer, to treat everything as if it were a nail”

Abraham Maslow (1908 - †1970)
The psychology of science
1966

“Fatigué, je garde le calme, le protège,
Claude, moi, si j'avais un marteau, bein, je l'poserai”

S2E & DJ Masta
J'irai pas bosser
Les tontons sampleurs, 2016

« Le prolétariat ne peut se reconnaître véritablement dans un tort particulier qu'il aurait subi ni donc dans la réparation d'un tort particulier, ni d'un grand nombre de ces torts, mais seulement dans le tort absolu d'être rejeté en marge de la vie. »

« Il ne peut y avoir de liberté hors de l'activité, et dans le cadre du spectacle toute activité est niée, exactement comme l'activité réelle a été intégralement captée pour l'édification globale de ce résultat. Ainsi l'actuelle « libération du travail », l'augmentation des loirs, n'est aucunement libération dans le travail, ni libération d'un monde façonné par ce travail. Rien de l'activité volée dans le travail ne peut se retrouver dans la soumission à son résultat. »

Guy Debord, *La société du spectacle*,
pges. 14 & 87-88
1992

6 « Patrons à séquestrer,
Traders à défenestrer
Telles sont les cibles hors de portée
Depuis nos zones sinistrées »

Al - *Les frontières du béton*
High-Tech et primitif, 2008

« On se raccroche à ce qu'on peut
De la sorcellerie du pays
aux écrits pieux, comme c'est curieux
Autant de raisons d'être inquiet
si tant est que les prisons se battent
Pour nous mettre en quatre
Dernier exemple en date
Quand les banlieues crachent du feu
C'est toute la classe politique
qui s'arrache les cheveux
Puis baisse les yeux,
et marche droit comme une queue
Ou une ligne de cess
Les quartiers poussent trop vite,
les premiers chtars apparaissent
(...)
Car entre barbares et racailles
Comme terminologie du parfait sous-
homme
Appauvris, ok, mais comme de
l'uranium »

Ekoue (*La Rumeur*), *Comme de l'uranium*,
Du cœur à l'outrage, 2007

L'histoire moderne du monde du travail nous révèle une suite de mouvements brutaux, soudains et extrêmement rapides, auxquels aucune corporation professionnelle n'a su faire face. L'économie capitaliste et la dé-territorialisation qu'elle implique a modifié le rapport de chacun à la production et la consommation des ressources, encourageant la prédation, développant les crises climatiques, territoriales et identitaires que nous vivons, tout en accélérant la capitalisation des biens monétaires dans les mains d'une ultra-minorité ; l'inégalité de la répartition et l'attribution des ressources du système de l'économie de marché actuel a atteint un tel point que les économistes eux-mêmes sont de plus en plus nombreux à plaider en faveur d'une régulation.

Nos démocraties occidentales n'ont pas su adapter leurs modèles ; les centres de décisions ont échappé de la portée des citoyens, non seulement dans l'Etat-Nation centralisé et sa capitale, mais plus loin encore, dans les instances supra-étatiques, dans les tribunaux privés d'arbitrage, dans les centres boursiers du monde, dans les paradis fiscaux, etc. L'Etat-Nation lui même — plus résilient néanmoins lorsqu'il est fédéral — a perdu beaucoup de sa valeur depuis que le constat a été fait que la société qui le compose est une fractale ; qu'elle était tout à fait divisible, et des volontés sécessionnistes s'expriment en Europe et dans le monde.

Serions-nous confrontés aujourd'hui à une crise analogue à celle des années 1970, mais plus importante (modifiant bien plus profondément le rapport au travail), crise de Foi envers la modernité et son supposé apport en termes de confort, progrès, travail et de congés — mythe du temps libre ?

Cette crise semble exprimée tout particulièrement dans les territoires en marge du schéma majoritaire. Ils dessinent ainsi un organisme diffus sur le globe, appauvri « *mais comme de l'uranium* », contestataire, délaissé des autorités et des pouvoirs économiques, poussé malgré lui vers l'auto-gestion et l'auto-détermination, malgré le défaut de démocratie — et le déni de fraternité. Si nous voulons trouver de nouvelles formes d'expression de la démocratie et de la fraternité — au delà du droit de vote et de planifications budgétaires — il serait judicieux d'impliquer le plus grand nombre dans les processus de décisions concernant la chose publique, dont les modifications de leur environnement font évidemment partie.

Il y eût déjà un effort dans ce sens : dans les années 70, conséquemment à la crise pétrolière et financière —ce que l'on pourrait nommer une crise de Foi envers le modèle de croissance—, de nombreux professionnels de tout horizons élèveront la voix contre l'urbanité fausse, destructrice d'identité et privative de libertés, promue par leurs contemporains ou prédécesseurs, et s'impliqueront a de nombreux travaux de terrain afin de retisser le lien avec la population. Les pouvoirs publics, en recherche d'une nouvelle légitimité, mettront en place consultations et référendums, les présentant comme des processus participatifs. Malheureusement, l'inertie propre à toute administration ainsi que le détournement du processus lui-même par quelques autorités réactionnaires a suffi à jeter le discrédit sur ce mode d'action. Dévalué dans le cadre normatif et légal en vigueur, il est néanmoins resté présent, actif et souterrain : dans les occupations des terres, le squat, la défense active de lieux menacés, dans les modèles coopératifs ou les associations d'indépendants...

En tant que professionnels du milieu bâti, à fortiori intéressés par les questions de gestion territoriale, nous avons une responsabilité face à la crise actuelle. Nous sommes responsables physiquement d'un aménagement, du choix de nos clients ou de nos fournisseurs, ou encore de notre structure économique de fonctionnement; mais si nous sommes responsables, nous sommes surtout le résultat des erreurs —et des succès— de nos aînés et des néo-environnements qu'ils nous lèguent.

Pour paraphraser Lucien Kroll, nous acceptons le monde actuel comme une donnée —ou une substance— et refusons l'utopie, sans pour autant s'interdire de rêver à un monde plus équitable. Dans une histoire récente marquée par l'individualisme, l'indépendance et l'auto-gestion semblent des idéaux que l'on pourrait poursuivre sans prédation, en tant qu'individu ou communauté.

Même si beaucoup estiment qu'un projet de forme démocratique ne peut être envisagé que dans un environnement favorable, il se pourrait qu'à l'inverse la discipline de projet soit un outil de promotion démocratique, de dialogue, permettant de reconstituer l'agora, voire un outil de lutte contre les forces économiques réactionnaires et conservatrices. S'appuyant sur la plus grande diversité d'opinion, relevant les mémoires, les persistances

« *Ce qui est arrivé et que l'on pourrait appeler le fait biologique a bousculé, sans doute de manière irréversible, les modes et les prémisses de toute conception. Au XIXe siècle la biologie n'existait pas : seuls existaient les éléments vivants. Aujourd'hui toute conscience est avertie aussi de ce qui se passe entre les éléments vivants. On ne peut plus se contenter de juxtaposer les éléments classés. De remplir l'espace d'individus bien serrés dans leur définition, infiniment isolés de leurs visions pour la raison que rien, dans leur mise en œuvre, n'a prévu le lien qu'il pourrait y avoir entre eux.* »

Gilles Clément,
Où en est l'herbe ?, 2006 p.23

« *Nous acceptons les circonstances contemporaines comme une donnée, (...) un encadrement à pirater aimablement, une mécanique à dévier avec l'aide de ses responsables mêmes. (...) Nous sommes payés sur la valeur des briques, non sur celle des hommes : des architectes, pas des infirmières... »*

Lucien Kroll,
Tout est paysage, 2001, p.63

« *Et si cela devient irrespirable, ce n'est pas seulement la forme qui est coupable mais l'interdiction sournoise et méchante de « se servir de la ville » : pas de désordre, pas de vie, pas d'intervention sur le bâti... Il faut reconnaître que les flambées des banlieues ont un côté très vivant, démonstratif, festif même et explicite. Bien sûr, je hais la violence mais le sommeil est-il préférable ? Ces mouvements, une fois catalysés deviennent les vrais matériaux d'une architecture contemporaine (...)* »

Lucien Kroll, Tout est paysage, 2001,
p.35 - 36

Lucien Kroll (1927) : architecte et théoricien belge, connu pour sa promotion des processus participatifs via notamment, dès les années 70, des programmes de dessins spécifiques. Son bureau produira de nombreuses esquisses de remodelation d'ensembles de la

reconstruction, dont peu arriveront à terme (faute égale des pouvoirs publics et de l'obstination du professionnel ?)

« *La présomption ambitieuse qu'a pu avoir notre civilisation de construire par l'application de la science et de la technologie une seconde nature artificielle, une civilisation « instantanée », (...) a sédimenté, après une phase de progrès, les éco-catastrophe de la croissance illimitée dont nous faisons l'expérience dans nos vies. Débarrassée du territoire, elle a produit des sites confinés à un rôle d'appui technique du système économique. Elle a réduit le territoire à un espace de fonctions et de circulations. Elle a dissous la ville dans les conurbations et la diffusion. Avec la ville, l'espace public, l'espace du contact physique interpersonnel, de la proximité, de la convivialité et de la magnificence civile s'est dissous. Enfin comme l'argumente Paul Virilio, elle a abouti « au crépuscule des lieux ». »*

Alberto Magnaghi, La biorégion Urbaine: Petit traité sur le territoire, 2014 p 11

8

« *C'est dans le maquis de l'art que se trouvent les noyaux de résistance parmi les plus conséquents au rouleau compresseur de la subjectivité capitaliste, celle de l'unidimensionnalité, de l'équivalent généralisé, de la ségrégation, de la surdité à l'altérité vraie. (...) toute une créativité subjective qui traverse les générations et les peuples opprimés, les ghettos, les minorités... Je voudrais seulement souligner que le paradigme esthétique, celui de la création et de la composition de percepts et d'affects mutants, est devenu celui de toutes les formes possibles de libération(...) Les boussoles économiques, sociales, politiques, morales, traditionnelles se détraquent les unes après les autres. Il devient impératif de refonder les axes de valeurs, les finalités fondamentales des relations humaines et des activités productives. Une écologie du virtuel s'impose donc tout autant que les écologies du monde visible. »*

Félix Guattari, Chaosmose, 1992, p. 126 - 127

et résiliences d'un territoire, les habitudes et les visions de ceux qui le vivent, l'exercice de la profession pourrait se faire dans l'interprétation et le respect.

Notre récent progrès et son incidence — l'homme moderne et la « ville » moderne — ont été examinés sous tous les angles et toutes sciences — philosophie, biologie, économie, anthropologie, psychologie, écologie, sociologie, etc. — jusqu'à l'archéologie ou la climatologie ; en conséquence, il serait légitime d'adopter la vision la plus holistique possible de cet objet.

Les expériences de travail coopératif ne semblent pas manquer, et au sein de la profession même d'architecte, il paraît important de broser une généalogie de la pratique, des Taliesins de Frank-Lloyd Wright aux expériences de l'agence Construire en passant par celles de Lucien Kroll ou d'André Ravéreau, des situationnistes d'hier aux territorialistes d'aujourd'hui, des anarchistes d'hier aux indépendants de demain, afin de poser les bases d'une pratique de l'exercice indépendante. Indépendante du système économique majoritaire et de ses contingences, en le détournant ou en l'évitant ; indépendante de l'ego d'un client, dissolu dans celui de la communauté ; indépendante le plus possible de l'autorité administrative et d'un lobby techno-scientifique de la construction ; indépendante enfin de l'ego du professionnel — "l'Architecte" —, dissolu dans celui d'une équipe pluridisciplinaire et dans le travail objectif de terrain qui devrait être préalable à toute démarche de projet.

Si l'on rejoint Félix Guattari sur sa vision des trois écologies, où l'écologie comme système de pensée n'est pas concevable sans ses trois composantes — environnementale, mentale et sociale —, il s'agirait de développer ces deux dernières, parents pauvres de la première.

Refonder les outils démocratiques par le processus de projet, pour donner localement à chacun la conscience et la voix de son territoire, et ainsi l'ambition de vouloir le construire à son image, collective et diverse —.

Premier mouvement

C.G. Smekal, anthropologue

“Jusqu’ici tout va bien... le problème ce n’est pas la chute, c’est l’atterissage” (*)

ou

la longue maturation de la crise de la modernité - et la recherche du matelas



(*) : *La Haine*, Long-métrage

Mathieu Kassovitz, 1995

Crédit photo Pierre Jahan, 1941, Blois

Publié dans L'Illustration du 22 mars 1942

l'éléphant Piccolo passant la houe

“aux grands maux, les grands remèdes” - dicton populaire

“ Je voudrais inventer le couteau qui tranche les ruis-
seaux en deux, coupe les lacs, sépare l’eau vive de la
boue liquide. Mais même s’il existait, ce couteau, et que
je sache trancher, je ne serais jamais sûr que le plus
cristallin des désirs ne contienne pas en germe sa part
de boue chiffnée. ”

Alain Damasio
Les Hauts®-Parleurs, 2002

“J’ai frippé la copie où est frappée l’épopée
des impies accros à l’utopie qu’on a estropié”

Casey
Rêves illimités
Libérez la bête, 2010

“Necesitamos un espacio, un vacío, un margen,
Saquen a sus críos de clase, están creando un cáncer”

Hard GZ
Filosofia
Kaos Nomada, 2017

Depuis la seconde moitié du XIX^{ème} siècle nous connaissons une transformation en puissance de la modernité. Nous parlons ici de cette modernité industrielle – animée par l'idéologie du progrès, de la croissance et du développement – qui avait eu pour principal effet de construire des identités laborales fortes, auto-description de la société en terme de classe socio-professionnelles rompant avec les stratifications et segmentations de sang, de sol ou de droit naturel ou divin, et une captation des désirs essentiellement dirigée vers la consommation. Elle s'est également accompagnée du mythe de l'Etat-nation-providence, et de ses histoires nationales fabriquées, garants alors de la stabilité identitaire et de la redistribution territoriale des richesses produites. Aujourd'hui soumise à l'accélération du temps et à la compression de l'espace, à la surabondance chaotique des flux démographiques, culturels, économiques, médiatiques, technologique et idéologiques, la modernité éclate en même temps qu'elle transcende.

Alors que le consumérisme atteint des niveaux tels qu'il semble structurer les bases d'une nouvelle culture-monde, on observe une multiplication inédite de revendications identitaires locales, et la réactivation violente de conflits sociaux passés. Si les grandes idéologies promettaient une paix sociale globalisée et fédérée autour d'un projet d'avenir utopique et radieux, aujourd'hui, l'avenir est indicible, nous fuit entre les mains, nous obligeant à avancer à tâton, dans la peur de nouvelles formes exacerbées de violences symboliques et physiques, ou dans l'appréhension de dystopies sociales et environnementales ; l'identité par le travail ne satisfait plus l'ordre social.

La frontière franche entre secteurs privés et publics, l'un tourné vers le loisir et le divertissement, l'autre vers la force productrice et l'effort collectif (mélange de compétition et de coopération), se disloque. L'essor du numérique et l'apparition de l'Homo digitalis – qui opèrent une déincorporation du lien social en substituant au réel des mondes virtuels – côtoie une recherche quasi archéologique des émotions primitives et de l'épanouissement du désir charnel, comme en témoigne l'abondance de la littérature ésotérique, la multiplication des formes syncrétiques de thérapies douces, la libération des moeurs ou encore la diffusion grandissante de la consommation de drogues récréatives.

L'État se retrouve en porte-à-faux entre des macro-phénomènes qui surpassent de loin sa capacité régulatrice (par exemple la gestion des flux migratoires ou l'attribution de notes par des organismes financiers) et des micro-phénomènes sociaux singuliers au sein de son territoire, que ni la masse administrative, ni la lourdeur de ses politiques publiques ne

« J'ai bossé mais vas-y paye moi
je fais pas dans le commerce

équitable

sur la tête de José Bové
ici chacun dans sa disquette
le temps de partir sur un débat
on aura déjà perdu deux-trois

business

sur la tête de José Bové
Faut que tu mettes ça dans ta petite
tête
tu peux tomber sur un clébard
alors que tu cherchais la petite bête»

Jeff le Nerf - La vie casse les chicôts
Black Album, 2006

« Marianne : une mère indigne qui met
d'té-cô certains d'ces rejets
Pays d'hypocrites ils sont bons qu'à
râler, fuck les vils-ci
Ils nous aiment pas mais ils dansent
sur Khaled et les Gipsy
A la zeb je m'assomme dès l'aurore,
j'en vois s'défoncer au rhum
J'suis à deux doigts d'péter les plombs
quand j'vois c'que cette France

fait aux Roms

Mais tu t'sens loin d'cette nation
car gros tu sais que
L'intégration c'est la plus grande
carotte du siècle»

Lacraps - Mal-aimé
Les preuves du temps, 2008

parviennent à saisir, perdant ainsi sa crédibilité opératoire, et inspirant défiance ou indifférence. La ville, hypertrophiée, laboratoire condensé des antagonismes du monde globalisé, se voit écartelée entre des forces centrifuges d'éclatement du centre, de métropolisation, de construction de réseaux de villes, de rayonnement supra-étatique, et la résilience des clivages sociaux à l'échelle du quartier ou de la rue.

Nous vivons une période historique charnière, caractérisée par une complexité pluri-dimensionnelle, pluri-temporelle et pluri-scalaire sans limite. Chaque élément charrie son contraire ; chaque élément est son contraire, à l'image des grandes idéologies sur le déclin qui ont produit les conditions d'émergence des fanatismes les plus radicaux. Cette extrême complexité du contexte, et l'imbrication de tous ses éléments, compliquent sa lecture, et rendent les conséquences de toutes actions sur celui-ci difficilement prévisibles. Pourtant, il apparaît plus que jamais nécessaire de saisir ces dynamiques à l'oeuvre afin de prendre conscience de la responsabilité que portent nos professions, d'identifier les champs potentiels de l'action sociale ou architecturale, et d'en construire outils et méthodes.

Génération Globale

On peut parler de mondialisation à partir de la création des premières grandes routes commerciales, en la définissant comme la reconnaissance d'une altérité jusqu'alors inconnue, et la volonté de prise de contact et d'échange avec celle-ci. La globalisation est un phénomène bien plus contemporain. Elle apparaît avec l'aboutissement de la mondialisation et désigne la circulation potentielle de chaque chose à travers des flux communiquant à l'échelle du globe. C'est le cas des populations, mais aussi des savoirs et des savoirs-faire, des objets ou encore des idées, des images, des valeurs et des normes. Au mouvement physique s'ajoute donc le mouvement légaliste, symbolique, communicationnel, virtuel et abstrait. L'objet architectural – pourtant artefact enraciné, immobile par excellence – n'échappe pas à cette circulation ; il est enseigné et débattu, photographié et narré. Les villes s'invitent sur les écrans et dans les textes disponibles en tout lieu. Les bâtiments sont parcourus par ses habitants et ses arpenteurs, et circulent donc dans les usages et les imaginaires. Toute chose est un chose en mouvement – chose parce qu'elle est en mouvement, ne serait-ce qu'en celui de son usage ou de son observation – à l'image des principes fondamentaux de la physique quantique, ou de la sociologie systémique.

« *El ave está en el agua
y en el cielo vuela el pez,
Policías honrados
en cualquier lado que estés,
Naces anciano
y de una vez pasas por la vejez
Para luego morir niño
sin problema y sin estrés
El idioma universal es el hebreo
y no el inglés
Ay calor en Groenlandia
y mucho frío en Bangladesh.
Haitianos y africanos
tiene Jordans en sus pies
Gringos y europeos
sufren hambre y escasez
Tanto así que la pantera
ahora cruzan al revés,
Se requiere visa para
cruzar el paso hasta Juárez.
El mundo esta al revés
de babor a estribor
El negro y el indigena
se sienten superior
Rechazan a los blancos
por su falta de color,
Y ante de conocerlo
prefieren sentir temor. »*

Akapellah - El mundo esta al revés
Single, avec Foyone & Dollar, 2017

La physique quantique, avec l'exemple classique du chat de Schroedinger, tout comme la sociologie systémique de Niklas Luhmann, s'accordent sur la reconnaissance de l'existence du réel à travers, et seulement à travers, l'observation. L'observation est alors une pratique active qui produit et modifie le réel lui-même.

Si le berceau de la culture hip-hop peut effectivement être situé aux Etats-Unis, sa diffusion n'est en rien unidirectionnelle depuis l'Amérique vers le reste du monde. Le rap sénégalais, par exemple, est devenu au cours de la dernière décennie un véritable support de revendication culturelle et de résistance linguistique Wolof, les rappers maîtrisant parfois mieux la langue que leurs propres parents, pour qui le français est devenu support de l'oralité. A l'inverse, le hip-hop états-unien se nourrit sans cesse d'éléments importés, sample le français ou l'espagnol, et intègre dans ses instrumentales des rythmiques étrangères.

Arjun Appadurai nous propose de penser les flux en termes de scapes. Tels les éléments d'un paysage, le contenu des flux peuvent être les mêmes pour tous, mais leurs perceptions, leurs compréhensions et leurs usages diffèrent selon l'endroit d'où on les observe.

Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, Paris, 2005.

Les chaînes migratoires entre la Vénétie et le Sud du Brésil, étudiées par Alessia de Biase, ont eu pour effet de localiser une appartenance italienne dans la pampa argentine, aujourd'hui revendiquée comme patrimoine culturel, créant presque une nouvelle indianité italo-brésilienne, dont certaines pratiques sont héritières des savoirs-faire gauchos.

Alessia De Biase, *Venitiens dans la Pampa. Anthropologie d'une double identité au Rio Grande do Sul. Brésil, L'Harmattan*, Paris, 2009

Chaotique, adj. m. : dont les mouvements ne peuvent être anticipés en une série de réaction causales

Rappelons que le territoire n'est pas un espace, concept géographique neutre, ni un lieu, espace dans lequel est projeté une signification identitaire, collective ou historique : le territoire est l'espace de l'organisation sociale ; il implique des régulations, des processus de prise de décision organisés, et des statuts sociaux.

Un premier regard porté aux conséquences de la globalisation permet d'y déceler une évidente homogénéisation. Cependant, il ne s'agit pas d'une homogénéisation culturelle ou sociale, mais plutôt d'une homogénéisation de l'accès aux ressources culturelles et sociales. Il ne faut donc pas y voir un lissage des formes de flux, de leurs dynamiques, de leurs contenus, ou de leurs codes (les flux, aux contraires, se transforment constamment et accélèrent) ; mais plutôt la possibilité de leur captation depuis n'importe quel endroit du globe. Il ne paraît pas pertinent de parler, par exemple, d'une américanisation de la culture populaire, comme il en a été fait le diagnostic dans beaucoup de discours. Le hip-hop est pour cela un excellent contre-exemple ; si le hip hop est né aux Etats-Unis, et a circulé depuis dans le reste du monde, chacun de ses déploiements locaux possède leurs spécificités culturelles . On observe alors que l'homogénéisation des flux est doublée d'une hétérogénéisation des modes d'appropriation et d'utilisation du contenu de ces flux par les individus et les groupes¹.

Cette tension spécifique entre la totalité et le singulier induit une modification profonde du rapport de l'individu au territoire. L'intensification des phénomènes migratoires, qu'ils soient nationaux ou internationaux, et l'émancipation de l'économie des biens et des symboles par rapport au territoire, participent à une dé-territorialisation du lien social. Les mouvements démographiques, au-delà de déplacer simplement des populations, dessinent des réseaux complexes de groupes sociaux dé-territorialisés .

Les territoires et les groupes se désolidarisent, et leurs relation deviennent *chaotique* : d'une part, la condition diasporique des populations crée une dilatation du territoire culturel ; d'autre part, chaque installation locale d'une partie de la population produit son originalité et ses métissages singuliers, une fragmentation culturelle. Le territoire , à l'image de la ville, se voit écartelé entre ces forces centrifuges et centripètes. Il éclate dans les réseaux transnationaux, tout en se réduisant jusqu'à la simple échelle du quartier, du logement, de la tente, du lit, selon la trajectoire. La ville globale, véritable nœud de captation de la totalité des formes de flux², tout comme le lot ou la rue, microcosme à chaque fois singulier, sont donc des unités d'analyse tout aussi légitimes l'une que l'autre.

Jusqu'à présent, nous avons abordé le phénomène de globalisation comme un phénomène contingent, produit par des transformations historiques du contexte mondial. Mais cette globalisation s'est bien sûr négociée, et continue d'être négociée, de manière conflictuelle et violente.

Elle sous-tend des enjeux idéologique, des conflits de rationalités et des rapports de pouvoir.

En ce sens, les grandes guerres du siècle passé – qui ont été, sous diverses formes, des conflits d'appropriation et de gouvernance des territoires – ont surtout servi de jalons historiques pour définir la rationalité hégémonique globale, celle de la modernité. Ainsi, si en 1919 se joue la victoire de la machine sur l'animal, grâce au *génocide* des paysans, en 1945 se joue la victoire de la démocratie sur le totalitarisme, et parallèlement, le rejet de l'eugénisme et du différentialisme biologique au profit d'un nouvel humanisme universel, ce qui achèvera de motiver les efforts de décolonisation, et produira une réorganisation de la communication internationale, prônant l'alliance et la cohabitation pacifique au sein des nations et entre les nations, du moins en surface. Les migrations se débrideront au profit de la croissance économique. C'est cette vague migratoire d'après-guerre qui va motiver la construction palliative des grands ensembles périphériques, "modernes" dans les villes européennes.

« *Rêves illimités* » - Casey

La modernité repose sur une cosmogonie qui lui est propre. Elle induit tout d'abord des transformations du couple sujet-objet, voir même la création des concepts même de sujet et d'objet. Elle est caractérisées par une pensée naturaliste³, qui consiste en une séparation nette et essentielle entre la nature comme donné, comme absolu, et la culture comme construction active. Elle s'oppose ainsi à la pensée animiste qui conçoit toute chose, animée ou inanimée, comme un agent social, doté d'une intentionnalité. La nature ainsi figée devient objet, que le sujet humain pourra manipuler et traiter. Nous pouvons l'observer dans l'industrialisation des moyens de productions, qui consiste en une indépendance de la production et de l'utilisation des ressources vis-à-vis des contraintes naturelles et de leurs fluctuations. C'est également le cas dans l'aménagement territorial, longtemps animé d'une ambition hygiéniste, comme en témoigne l'urbanisme haussmannien. On observe une certaine uniformité du traitement social de l'objet. Cependant, cette aliénation radicale entre sujet et objet est surtout idéologique ; dans les fait, cette séparation reste poreuse. Nombre de travaux montrent combien les usages d'objets, même des plus standardisés, peuvent se voir appropriés dans les mémoires collectives et les récits biographiques ; ou comment la circulation de ses objets produisent et reproduisent des liens sociaux et de l'interculturalité.

Ainsi conçu, le territoire est l'espace politique, celui dans lequel prend place l'action sociale (alors que le lieu est l'espace culturel et culturel) : il implique aussi des frontières.

*« Jolis noms d'arbres pour des bâtiments
dans la forêt de ciment
Désert du midi,
soleil écrasant
Vie la nuit
pendant le mois de Ramadan
Pas de distractions
se créer un peu d'action
Jeu de dés, de contrée
paris d'argent
méchante attraction
Rires ininterrompus
arrestations imprromptues
Maires d'arrondissement corrompus »*

IAM - Demain c'est loin
L'école du Micro d'argent, 1997



01. «Wolof Edition», le Journal Rappé, Xuman

Selon Igor Kopytoff, l'échange, qui fait de l'objet une marchandise, met en tension l'homgénéisation de sa valeur et la discrimination produite par les confrontation des cadres culturels des individus impliqués dans l'échange. La réduction de cette tension qui permet la réalisation de l'échange consiste déjà en un phénomène de transculturation, cad de transformations culturelles réciproques.

Igor Kopytoff, The cultural biography of things. Commodization as process - Arjun Appadurai, The social life of things. Commodities in cultural perspective, Cambridge Univesity Press, 1986.

« la formation sociale capitaliste, parce qu'elle machine et fait couler des flux effectivement décodés, mais en substituant aux codes une axiomatique comptable encore plus oppressive. Si bien que le capitalisme, conformément au mouvement par lequel il contrarie sa propre tendance, ne cesse de s'approcher du mur, et de reculer le mur en même temps. (...) il n'y a pas de formation sociale qui ne pressente ou ne prévoie la forme réelle sous laquelle la limite risque de lui arriver, et qu'elle conjure de toutes ses forces. (...) Et quand de telles sociétés se heurtent à cette limite réelle, réprimée du dedans, mais qui leur revient du dehors, elles y voient avec mélancolie le signe de leur mort prochaine. »

Gilles Deleuze, Felix Guattari, Capitalisme et schizophrénie 1, Paris, 1972, p. 211.

« L'appétit fusillé, j'emmerde ton 14-juillet
confettis éparpillés sur la marche des
meurtiers
j'emmerde tes fanfares, tes parades militaires
des éclats de cervelle tâchent ton bel uniforme
vert
14 Quand à moi si j'emmerde cette pute au bonnet
phrygien
c'est sûrement qu'elle est plus souillée qu'un
trottoir parisien
Ça c'est bien,
j'emmerde tes monuments historiques
des cris sans voix couverts
par tes chants patriotiques
si aujourd'hui j't'emmerde
c'est que l'horreur n'est pas si loin
si la Seine parlerait elle crierait dix-sept-
octobre Soixante-et-un.»

Les évadés, Et si aujourd'hui je t'emmerde,
Aucun appel au calme, 2008

« Nacimos libres sin conocer la libertad
mas esa es una expresion inventada
porque libre es una expresion natural
conectada con el alma, el corazon y la
verdad, el universo, la tierra, el sol,
el cielo y el mar
somos seres espirituales,
de una experiencia terrenal
luchando por una seuda-libertad
pero libre no existe
en el vocabulario ancestral
Encarcelaron el tiempo
Dentro de un reloj »

Minuto Soler X Pinera Pride, Nacimos libres
A pies pelados, 2013

Un second mythe structurant de la modernité est le temps linéaire, le chronos. La logique pré-moderne est caractérisée par un temps irrégulier et discontinu, celui des alliances qui se font et se défont, celui des événements mémoriels et du bricolage identitaire⁴.

La modernité, quant à elle, produit un temps linéaire, chronologique et constant, un temps qui va vers l'avant sans regarder en arrière : le temps de la paix sociale et du progrès. Il n'est plus celui des alliances mais celui de la filiation. C'est dans ce régime temporel que peut se construire le discours historique, qui permet à un pouvoir et à un ordre social donné d'être justifié comme étant naturel, intégré dans l'ordre linéaire de la civilisation en marche⁵. Ainsi les Etats-nation se sont-ils construits, fabriquant leurs récits nationaux, identifiants héros, mythes et folklores, faisant du territoire étatique une évidence grâce à de véritables *check-list* identitaires⁶.

Ici s'articule le capitalisme, qui loin de ne désigner qu'un régime politico-économique, consiste en une des transformations culturelles et sociales les plus profondes de l'histoire récente. Une fois ce temps linéaire incorporé, l'individu se retrouve dans une certaine urgence ; il doit s'accomplir et progresser, d'autant plus que le temps s'accélère à mesure que les technologies se développent, que les flux s'intensifient, et que la transmission d'un héritage physique ou symbolique devient la seule manière de prévenir la mort. Son épanouissement dépend alors de l'accomplissement de ses désirs dans le temps qui lui est imparti. Ce que nous nommons *capitalisme* désigne une machine de captation et d'orientation des désirs individuels vers la consommation et l'accumulation illimitée (que se soit de biens, d'expériences, de rencontres, de connaissances, etc.)⁷, ce qui a pour effet de produire, dans la praxis sociale, une logique de production et d'auto-exploitation.

Le caractère inédit et la force de la machine capitaliste résident justement dans le fait qu'il ne soit justifié que par son existence même, à travers sa seule *praxis* et *axiomatique*. Car parallèlement, elle opère un décodage des flux ; c'est à dire qu'elle libère les échanges et les communications de leurs cadres et de leurs significations culturelles, et s'émancipe donc de tout discours historique ou idéologique. Elle s'impose donc comme un état de fait indiscutable, car non-discursif. Tout cela fait du capitalisme une machine disciplinaire sans pouvoir central, ni tête identifiable. La gouvernance qu'elle produit est une gouvernance sociale incorporée, à la manière de ce que Michel Foucault nommerait le bio-pouvoir⁸, qui se fixe dans l'inconscient collectif.

Les institutions sociales qui pourtant préfigurent le capitalisme en deviennent les garants. L'État National devient alors un Etat de l'Economie de marché, opérant la re-territorialisation des flux nécessaire à la stabilité de l'axiomatique sociale du système capitaliste. L'État-providence prends alors le rôle de régulateur des flux décodés, permettant de conserver le lien entre les pratiques sociales et les promesses d'avenir, garantissant l'amélioration de la qualité de vie au sein du territoire, et ainsi le maintien de l'ordre.

L'urbanisme de la modernité capitaliste reprend cette même grammaire fonctionnaliste, doublée d'architectures-objets cristallisant les désirs de la société et de ses architectes. La ville de Brasilia dessinée par Oscar Niemeyer suffit à l'illustrer ; à la fois extrêmement pragmatique, fantasmatique, et tout à fait indépendante du contexte, de ses codes et de son histoire, ou de son absence d'histoire. Le New York décrit par Rem Koolhaas en est un autre exemple.⁹

Mais dès le milieu du XIX^{ème} siècle, des temporalités discontinues et disruptives commencent à être réinvesties, en marge du temps du progrès. La volonté de tourner définitivement la page de la période coloniale et de faire amende honorable, s'accompagne d'une reconnaissance des mémoires collectives locales. L'universalisme laisse place au relativisme culturel. Fidèles au mouvement, l'architecture et l'urbanisme occidental portent un regard nouveau sur les modes de constructions vernaculaires, à l'image d'Aldo van Eyck référençant un projet d'orphelinat à l'habitat Dogon. La revalorisation d'une telle quantité d'usages traditionnels, documentés par les historiens, ethnologues et archéologues, ouvre un champ des possibles identitaires quasiment insatiable. On qualifiera de post-moderne cette période critique de la modernité qui rompt avec la vision marxiste du projet révolutionnaire.

Le post-modernisme, bien qu'il présente déjà les brouillages identitaires et sociaux à venir, correspond à la décompression optimiste de la modernité : il voit dans le décodage des flux l'émancipation des normes sociales, et l'essor de la liberté individuelle ; mais aussi la potentielle résolution des conflits identitaires par la revalorisation des différences culturelles et de l'interculturalité. Les années 60 seront marquées par le réinvestissement de rationalités antagonistes à la rationalité capitaliste, tout en gardant confiance envers le progrès technique et l'économie des plaisirs. Les travaux de Frank Lloyd Wright illustrent déjà cette volonté d'ancrer le projet d'architecture dans un tissu historique de savoir-faire locaux, tout en nourrissant toujours de grandes utopies pour les villes de demain.

« S'il est vrai que la fonction de l'Etat moderne est la régulation des flux décodés, déterritorialisés, un des principaux aspects de cette fonction consiste à re-territorialiser, pour empêcher les flux décodés de fuir par tous les bouts de l'axiomatique sociale. On a parfois l'impression que les flux de capitaux s'enverraient volontiers dans la lune, si l'Etat capitaliste n'était là pour les ramener sur terre. Par exemple : déterritorialisation des flux de financement, mais re-territorialisation par le pouvoir d'achat et les moyens de paiement (rôle des banques centrales). »

Gilles Deleuze, Felix Guattari, Capitalisme et schizophrénie 1. Paris, 1972, p. 311.

15

Chez Jean-François Lyotard, le post-modernisme recouvre un aspect quasiment romantique. Il y voit le retour d'une sémantique de la justice qui s'opposerait à la sémantique de vérité, et l'autodétermination comme modalité d'émancipation identitaire.

Jean-François Lyotard, La Condition postmoderne : rapport sur le savoir, Minuit, Paris, 1979.

Zygmunt Bauman décrit la post-modernité comme un état liquide, où toute matière (sociale, économique, politique, discursive, etc.) se maintient dans un état de mouvement perpétuel et d'indétermination, et dans lequel les individus se déplacent de manière opportune.

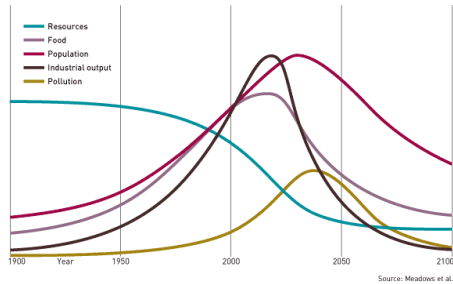
Zygmunt Bauman, Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire, Seuil, Paris, 2007.

« Le climat du premier présentisme libérationniste et optimiste, empreint de légèreté, s'est effacé, au bénéfice d'une demande généralisée de protection. »

Gilles Lipovetsky, Les temps hyper-modernes, Grasset et Fasquel, Paris, 2005, p 62.

« Le salaire de la galère » - Sheryo

Que s'est il passé depuis ? Comme le signale Gilles Lipovetsky, ils semblerait que suite à la « décompression cool » de la post-modernité, les temps se durcissent à nouveau¹⁰, et qu'au lendemain des crises des années 70, 90 et 2000, nous voici dans état d'instabilité générale. Les décennies de crises économiques, écologiques et sociales ont souligné les limites de l'orientation productiviste des flux, ont dévoilé ses failles, et pointé du doigt la relation qu'entretient le système capitaliste et l'inégalité sociale. Elles ont donc bousculées violemment l'axiomatique et la praxis capitaliste. La crise des années 70, qui apparaît à la suite de la suppression de l'étalon or du dollar en 1971 met en lumière l'insolvabilité de la croissance illimitée, et la réactivation des craintes de Malthus : Que se passera t'il si l'équilibre entre ressources et démographie atteint son point de rupture ? Va t'on vers l'effondrement des sociétés ? La crise des sub-primes de 2008 constituera quant à elle la preuve de la trop grande performativité sociale du marché des valeurs. On se rend compte alors qu'une crise financière est une crise potentielle de la totalité de l'ordre social, irradiant chacune de ses sphères. La crise du système capitaliste produit un niveau jusqu'alors jamais atteint d'incertitude envers l'avenir ; et comme la projection idéale de l'avenir est, pour le socius capitaliste, à la fois un fondement de la construction identitaire et l'espace de projection des désirs, la crise économique et sociale charrie avec elle une crise de l'identité, spécialement dans un Occident culturellement marqué par l'Economie de marché. C'est donc dans une rupture du sens et de l'ordre des choses que plonge le monde post-moderne, rupture qui appelle nécessairement une remise en configuration signifiante¹¹. La globalisation s'annonce dangereuse et, de par l'individualisme capitaliste et le brouillage des populations produit par les flux démographiques, l'ennemi devient le proche, le voisin, l'étranger, soi-même : l'état national est alors remobilisé pour assurer la stabilité identitaire.



02. vers l'effondrement ?

Certains auteurs parlent même d'une fin possible de l'histoire ; l'anthropologue Paul Jorion ne donne que quelques générations avant la disparition annoncée de l'humanité telle qu'on la connaît, alors que le biologiste démographe Jared Diamond théorise les mécanismes d'effondrement des sociétés, sans oublier de souligner l'urgence du contexte.

Paul Jorion, Le dernier qui s'en va éteint la lumière, Fayard, Paris, 2016
Jared Diamond, Collapse: How Societies Choose to Fail or Survive, Viking Press, 2005.

« Mais, la première stupeur passée, les mots et les signes affluent, comme pour combler la béance du sens. De cet étonnement initial naît un régime de commentaires qui ne cessera qu'avec un autre événement venant bouleverser les conventions que les gloses sur le précédent ont peu à peu élaborées. »

Alban Bensa et Eric Fassin, Les sciences sociales face à l'événement - Qu'est-ce qu'un événement ?, Revue Terrain, 38 | Mars 2002, p 12.

La nation, dont les scénarios de la modernité et de la post-modernité avaient souhaités la disparition au profit d'une administration fonctionnelle ou d'une cosmopolitique¹², refait son apparition en force dès la deuxième moitié des années 90, et notamment dans l'est de l'Europe en pleine déconstruction de l'ex-Yougoslavie, alors que la chute du mur annonçait enfin la réconciliation des deux Europes¹³. L'État est donc toujours un support opérationnel d'identité collective. Mais le nationalisme revitalisé réaffirme les clivages au sein de l'État, car le corollaire de l'intégration d'une majorité nationale est bien évidemment l'identification

et l'exclusion symbolique des minorités nationales. Nous voyons dans le traitement de ces minorités d'Etat des logiques semblables à celle du traitement des anciennes colonies. L'état d'exception des colonies impériales, dont l'absence de statut étatique inhibait la possibilité même de reconnaître le colonisé comme antagoniste, et comme sujet souverain, justifiait la non-application du cadre juridique et la répression violente de celui-ci¹⁴. Il en est de même pour les minorité nationales concentrées dans des zones urbaines périphériques isolées par les axes de l'urbanisme moderne, également soumises à un état d'exception nationale policée (Zones d'Urbanisation, d'Education ou de Sécurité Prioritaire), justifiant des interventions plus coercitives qu'ailleurs.

Cependant l'État-nation ne parvient pas à représenter un rempart suffisant à la crise identitaire et économique. Ce dernier échoue tant dans la protection de ses administrés que dans la confrontation, et même l'identification des responsables des différentes crises. Parallèlement, l'ouverture réflexive de la post-modernité, et le métissage grandissant au sein des Etats, rend le discours nationaliste illégitime pour beaucoup. On observe alors d'autres formes de replis identitaires plus locaux et plus inventifs que le nationalisme. A la différence du contexte colonial, le décodage du capitalisme fournit à tous les mêmes outils nécessaires à la réflexivité identitaire ; les perdants comme les gagnants de la globalisation capitaliste ont accès aux mêmes flux d'informations : les minorités nationales, tout comme les majorités, disposent des supports discursifs et historiques permettant de revendiquer et de justifier des constructions identitaires originales¹⁵. Si l'on peut voir cela dans l'essor des mouvements d'indépendance régionale, ces processus de repli identitaire peuvent parfois prendre des formes plus violente : c'est le cas du terrorisme, qu'Arjun Appadurai comprend non pas comme une guerre envers un Etat ou une religion, mais contre l'idée même d'État nation et de capitalisme social¹⁶. Elles peuvent aussi prendre des formes plus pacifique, à travers la constitutions de communautés locales autogérées, accompagnées de système d'économies sociales et solidaires, de circuits courts alimentaires, de patrimonialisation matérielle ou immatérielle, etc. La tradition est alors le support narratif et identitaire d'une recherche de re-codages exacerbés, elle survient par excès de modernité¹⁷. Ces tensions impliquent directement l'aménagement territorial, car derrière ces recompositions identitaires se dessinent des recompositions des manières d'habiter et de vivre ensemble. Dès lors, l'identité du bâti peut se retrouver en parfaite inadéquation avec les usages, les représentations et les attachement qui animent le socius, jusqu'à incarner leur négation et leur répression.

« [La minorité] est à la fois « nous » et « pas nous ». En ce sens la globalisation de la violence contre les minorités met en œuvre une profonde angoisse quant au projet national et à sa propre relation ambiguë à la globalisation »

Arjun Appadurai, Géographie de la colère : La violence à l'âge de la globalisation, Payot, Paris. 2009, p 70.



03. L'image fantasmée du récit National inventé. Affiche de propagande de l'organisation paramilitaire vichystes des chantiers de la jeunesse, 1941

« Los efectos de la globalización tienden a entregar a las minorías étnicas al igual que a la mayorías nacionales, herramientas para oponer resistencia o cuestionar el modelo ideológico dominante. »

Guillaume Boccara, Anthropología diacrónica. Dinámicas culturales, procesos históricos, y poder político - Nuevo Mundo Mundo Nuevos, 2005, p. 2.

« Tout ne fonctionne pas à l'excès mais plus rien ne se trouve épargné, d'une manière ou d'une autre, par les logiques de l'extrême.

Tout se passe comme si l'on était passé de l'ère «post» à l'ère «hyper». Une nouvelle société de modernité voit le jour. Il ne s'agit plus de sortir du monde de la tradition pour accéder à la rationalité moderne mais de moderniser la modernité elle-même, rationaliser la rationalisation (...). Partout l'accent est mis sur l'obligation du mouvement, l'hyperchangement délesté de toute visée utopique, dicté par l'exigence d'efficacité et la nécessité de la survie. »

Gilles Lipovetsky, Les temps hyper-modernes, Grasset et Fasquel, Paris, 2005, pp. 54-55.

« High-tech et primitif » - AL

La dernière transformation contemporaine que nous discuterons est liée à l'avènement de l'ère numérique, télématique et virtuelle. Elle semble permettre, suite aux crises de la production industrielle, une révolution tertiaire. Son application en économie et la création des algorithmes financiers permettent une abstraction et un désencastrement des processus de création et d'échanges des richesses monétaire (98 % de l'économie mondiale est financière, c.à.d une économie basée sur le seul échange de valeurs abstraites, et non plus de produits ou de services comme dans l'économie réelle). Le numérique offre également les outils d'une hypertrophie et d'une démultiplication de tous les mécanismes liés à la société capitaliste, à la globalisation : une hyper-modernité. Il produit une accélération du temps exacerbée jusqu'à l'exigence de l'immédiat, et une compression maximale de l'espace en un espace abstrait qu'on invoque à volonté. Une des implications majeures de l'apparition du numérique, celle qui nous intéressera ici, est la superposition systématique de plusieurs épaisseurs de stimulations virtuelles et imaginaire au réel. Chaque chose se retrouve enrichie d'une masse toujours plus importante de symboles, d'interprétations et d'imaginaires que charries les flux d'information et la surabondance médiatique, phénomène d'hyper-réalité ¹⁸.

Cette surabondance d'informations, et la difficulté de sélectionner parmi elles un registre cadre normatif stable, amène une réactivation des croyances¹⁹. On assiste à une disparition de l'importance du vrai, et une déplacement de la reconnaissance de légitimité de la compétence vers l'attraction et la persuasion. La campagne électorale de 2017, aux Etats-Unis, l'a montré. Quelle est donc la logique sous-jacente, au-delà de la notion creuse et désuète de croyance, qui anime les choix normatif des individus ?

L'hyper-réalité substitue l'image symbolique de la chose à sa nature physique. C'est donc l'image et non le fait qui est appréhendé pour motiver l'action. Beaucoup parleront de société de séduction ou de société du spectacle, on y déplore la perte du corps réel au profit du corps fantasmé, l'auto-marchandisation de l'individu, et l'isolement de celui-ci

18
« Chaque jour, on t'implante
dans la tête
Des docus, des articles de presse
De ces médias, là où exercent
Ceux dont la haine
est le fonds de commerce
La musique, le sport, les infos
Te font tourner
comme si t'étais une nymphe
Y aura des championnats,
y aura des élections
Y aura des religions
t'auras des érections
Ça t'envahit
tu crois que tu t'appropries
Tu t'en crois riche
alors que ça t'appauvrit
T'as accepté ce qu'il y avait de fatal
Bradé ton intégrité mentale
Pour avoir plus, tu vas risquer ta peau
C'est donnant-donnant, la règle frérot
(...)
Y a tant de veines où tu peux te piquer
Quand t'es accro à la société
J'entends leurs chants, leur musique
partout
Comme ces pilules qu'on donne pour
calmer les fous. »

dans une communication auto-référentielle avec son propre reflet²⁰. On y voit également une société dans laquelle le fait hallucinatoire surpasse l'expérience sensorielle et relationnelle directe. Il se produit alors une esthétisation de toutes les dimensions de la vie objective et subjective : sous le poids structurel de la séduction comme mode d'interaction, le capitalisme devient un capitalisme artiste dans lequel tout objet ou sujet, pour être reconnu, est préalablement soumis au design²¹.

Mais plutôt que de se précipiter dans une lecture catastrophiste de l'aliénation du socius par l'hyper-réalité, nous retiendrons ici que l'affect redevient, à l'heure du brouillage identitaire, la logique dominante d'orientation de l'action. La modernité tardive voit l'émergence d'un nouvel individualisme privatisé et centré sur la recherche du bien-être émotionnel et affectif, peut être plus que sur la surabondance matérielle, la matérialité n'ayant plus la même force structurante que lors de la première modernité.

Alors que Max Weber annonçait un désenchantement de la vie quotidienne²², ce retour du sensible pourrait servir de fondation à son ré-enchantement, ouvrir le contexte à de nouvelles formes spontanées d'organisations sociales, redéfinir le politique et l'économique autour de nouvelles valeurs de partage.

« Le spectacle, qui est l'effacement des limites du moi et du monde par l'écrasement du moi qu'assiège la présence-absence du monde, est également l'effacement des limites du vrai et du faux par le refoulement de toute vérité vécue sous la présence réelle de la fausseté qu'assure l'organisation de l'apparence. »

Guy Debord, *La société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992, p 167.
« Ce que l'idéologie était déjà, la société l'est devenue. La désinsertion de la praxis, et la fausse conscience qui l'accompagne, voilà ce qui est imposé à toute heure de la vie quotidienne soumise au spectacle ; qu'il faut comprendre comme une organisation systématique de la « défaillance de la faculté de rencontre », et comme son remplacement par un fait hallucinatoire social: la fausse conscience de la rencontre, l'« illusion de la rencontre ». »

Guy Debord, *La société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992, p 166.

Molaire, adj.: qui se rapporte aux grandes masses, c.f. Masse molaire, grand nombre d'éléments similaires ou assimilables.

Moléculaire, adj. : qui se rapporte à de nombreux éléments distincts formant organisme.

*«P'têt' ben qu'un jour gn'aura du bon
Pour l' Gars qui croit pus à grand-chose
Qu' a ben sommeil, qu' est ben morose
Et qui bourlingue à l'abandon
Pour l' Gars qui marche en
ronflant d'bout*

*Et qui veut pus en foutre une datte
Et qui risquerait p'têt un sale coup
S'il il était plus vaillant su' ses pattes
Et s'y n'saurait pas qu'en fin d'compte
Pus y'a d'misère et d' scélérats
Pus y'a d'l'horreur, pus ya d' la honte
Pus y'a d'pain pour les magistrats !»*

Virus x Jehan Rictus, Songe-Mensonge,
Les soliloques du pauvre, 1897, 2017

*« Ceux qui aiment et ceux qui
haïssent ne forment pas deux
groupes »,*

Arjun Appadurai

« Sous peu il fera jour » - La rumeur

Les premières théorisations de la globalisation capitaliste et de sa crise récente proposent une compréhension qui repose sur la tension entre les deux grands mécanismes d'expansion et de réduction qui nous ont animé tout au long de cette partie ; entre logique *molaire* et *moléculaire*. Un tel diagnostic nous montre à voir que toute la complexité des mondes contemporains ne repose pas seulement sur les innovations sociales, mais sur l'imbrication et la cohabitation des ces nouveautés avec des régimes traditionnels, pré-modernes et pré-étatiques de socius organisé.

Les économies familiales côtoient la finance ; la description marxiste de la société en terme de classe est toujours active ; la médecine dialogue de plus en plus avec les thérapies douces ; les croyances revivent au sein d'une pragmatique sociale ultra-rationnelle et désenchantée : telle la ville, le socius contemporain est un palimpseste.

Mais cette analyse bi-polaire dessine un contexte où l'action sociale semble devoir choisir son idéologie politique. Cependant, il s'agit de signaler que d'une part, cette bipolarité ne désigne pas des groupes d'individus distincts dans le temps et l'espace : ces deux extrêmes de la globalisation capitaliste parcourent chacun d'entre nous ; nous les vivons tous, alternativement ou simultanément. Nous pouvons donc envisager une troisième voie, analyse nécessaire à la recherche d'une éthique de l'action sociale dans une rationalité et une méthode qui lui est propre, détachée de la prise de partie idéologique.

Au terme de ce premier mouvement, on peut d'ores et déjà avancer que les modalités de l'action sociale doivent développer une réelle intelligence afin de prévenir la déviance du projet vers un militantisme pro- ou alter-, ce qui ne manquerait pas de produire ses exclus et ses parias, et d'ajouter un nouvel objet de conflits sociaux.

Nous remarquons aussi que le registre de l'émotion semble être une des formes privilégiés de cette intelligence. A travers les attachements et les usages spontanés, et en réinvestissant les interstices (sociaux, culturels, temporels, urbains, discursifs), nous pourrions expérimenter des formes nouvelles de gouvernance par le bas, de projets collectifs ou de vivre ensemble. C'est peut-être ici que pourra être définie l'éthique du projet social, que pourra être incarnée une démocratie radicale, que pourront être imaginés des liens réconciliant les régimes antagonistes de la globalisation.

Intelligence, fr, n, f : Du latin inter (entre) et lego, du verbe legere (discerner, lier). Qui discerne et met en lien.

*«Je brûle
et puis j'ai faim de combustible
Parce que leur sale bouffe
n'a rien de comestible
Passe-moi l'essence et la bouteille
Moi je veux du sommeil,
du soleil, de l'oseille
Quand la banlieue
s'embrase comme un torchon
C'est ce qu'on appelle
de l'auto-mutilation
Quand ça part en couille à l'horizon
Plus qu'une solution : On brûle »*

Le bavard, La Rumeur - Demain c'est loin
Du cœur à l'outrage, 2007

“Mais dis donc, on n’est quand même pas venus pour beurrer les sandwiches !” (*)

ou

la question de la nécessité professionnelle



(*) : *Les tontons flingueurs*, Long-métrage

Michel Audiard, 1963

21

Making Hay with Wright, Pedro E. Guerrero, 1953

© Pedro E. Guerrero archive, All right reserved

“ C’est ici que l’art accède à sa modernité authentique, qui consiste seulement à libérer ce qui était présent dans l’art de tout temps, mais qui était caché sous les buts et les objets fussent-ils esthétiques, sous les recodages ou les axiomatiques : le pur processus qui s’accomplit, et qui ne cesse d’être accompli en tant qu’il procède, l’art comme « expérimentation ».”

Gilles Deleuze, Felix Guattari

l’anti-Edipe, 1972

p. 449

“mes albums marchent pas alors les gens s’demandent mais pourquoi il continue ce connard est-ce que tu peux fermer ta gueule je suis dans l’épanouissement personnel pas dans une quête de gloire”

AL

T’as le bonjour d’Alain

Inédit, 2015

« En construction tout est possible jusqu'aux fantaisies les plus déraisonnables et cette déraison consiste, justement, à se laisser mystifier par l'emploi de cette technique, alors que son rôle, qui n'est déjà pas si mince, se borne à permettre la réalisation de ce que l'esprit conçoit pour satisfaire les besoins matériels et spirituels de l'homme. Parce que enfin, les porte-à-faux les plus audacieux, les maisons entièrement en verre ne servent à rien dans le cas de l'individu qui réclame un endroit confortable au coin d'un feu de bois. Cette sécheresse de la technique pour elle-même, fait oublier les quantités fabuleuses de solutions qu'elle peut permettre, pourvu que l'imagination se penche sur les besoins de l'homme, simplement. »

J.C. Petitdemange Recherches Juin 1967, Spécial : Programation / Architecture et Psychiatrie. p. 294

« La théorie révolutionnaire est maintenant ennemie de toute idéologie révolutionnaire, et elle sait qu'elle l'est. »

22 Guy Debord, La société du spectacle, Gallimard, Paris, 1992. p.124

« In India, Le Corbusier's Chandigarh asserted that an urban and governmental center could be a one-man show of inspired sculptural buildings. Stimulated by such great examples, architects as well as students proposed dream cities, convinced that before long these too would be made real.

Great expectations were mixed with a sense of mission. In the 1950s, faculty and practicing architects in seminars or studio never missed an opportunity to their concern for humanity, for a better environment: We, the architects of the world, had to invent it from scratch. Once created, we would then be responsible for it. It was a time when a renowned member of the faculty at Delft (...) proclaimed that only if we succeeded in designing the right cities might a third world war be avoided. No one laughed. »

N.J. Habraken, Palladio's Children, Taylor&Francis Gr., NY, 2005. p.92

Tous savent aujourd'hui les architectes dépossédés de parole sur le fait urbain, ou même sur la technique de la construction, parole prise en charge par l'industrie ou le politique. Or, cette dépossession ne s'arrête pas là, mais s'attaque également à la liberté du dessin, contraint par les exigences économiques croissantes des commanditaires, lesquels s'inscrivent majoritairement dans une optique de profit. Notre formation, néanmoins, reste un commun à la profession, et nous y avons gagné le droit de nous y exprimer en tant que pairs, et c'est encore la construction —notamment via le chantier, une des forces économiques de celle-ci — qui nous donne l'autorité dont on pourrait se prévaloir pour s'exprimer.

Seulement, à un niveau phénoménologique, quand l'architecte pouvait dialoguer sur la forme, avec des époques passées, l'origine de l'art ou sa confrontation avec la machine, il établissait un dialogue — avec son époque. En notre société machiniste, post-industrielle, où le symbolisme a perdu de sa valeur, il serait temps de redéfinir notre place ainsi que le public auquel on s'adresse, afin de pouvoir produire un discours propre à notre temps.

L'ère moderne et ses trente glorieuses nous ont apporté nombre d'idéologies et d'utopies nouvelles : la recherche du progrès et du profit ; le culte de la performance et son pendant stakhanoviste ; la foi en la techno-science et le trans-humanisme ; le rêve d'une société de loisirs ou dématérialisée ; avec elles de nouvelles psychoses et leurs lots de dystopies : 1984, *cyborgs*, survivalistes ou autarcistes. Il semble que ces mythes modernes ont fondé nombre des styles architecturaux des dernières décennies, et qu'ils sont dépassés par la crise que traverse, justement, la modernité.

Si une majorité d'architecte s'est ensuite inscrit dans l'idéologie machiniste —fidèles à la ligne Corbuséenne de la « machine à habiter »—, certains se sont intéressés aux marges de l'exercice, développant au fil des décennies jusqu'à aujourd'hui, des approches différentes de la profession. L'étude comparée de leur pratique nous permettra d'esquisser des futurs possibles son exercice.

Frank Lloyd Wright, une approche de la réaction ?

En développant dès le début de sa pratique ce qu'il nommera « prairie house style », l'architecte nord-Américain Frank Lloyd Wright (F.L.W., 1867 - † 1959) souhaitait renouer avec le mode de vie des pionniers nord-américains, en construisant une architecture spécifique au mode de vie nord-américain et intégrée au paysage des Etats-Unis d'Amérique — habitat « usonien », réponse à l'angoisse moderne face à la centralisation des moyens de production et la dé-territorialisation qu'elle a impliquée. Opposé au style international, sa célébrité tardive le conduira à exposer avec les architectes les plus en vue, promoteurs de celui-ci — bien que sans la médiation de Lewis Mumford il eût sûrement refusé.

Mais derrière la promotion de ce style F.L.W. exprimait déjà une obsession plus large. Correspondant de Frederick Law Olmsted, jr. et de Lewis Mumford¹, contempteur de la ville moderne et de son urbanisme, il développera des visions de la ville future (via notamment ses écrits *Broadacre City* (1930) et *Living City* (1958)) anti-urbaine, s'installant à large échelle dans le paysage ; néanmoins cette démarche ne s'inscrivait pas dans une remise en question des préceptes techno-scientifique géniteurs de la ville moderne, mais de leur application qui a mené à sa congestion. Selon Wright lui-même, elle est une « alternative à l'urbanisme commercial ». Celui-ci ne voyait pas la démocratie comme une forme de gouvernement mais un style de vie, qui pourrait s'accomplir uniquement au sein d'un territoire intégré dans un métabolisme régional et urbain. Enfin, n'ayant pas produit de plans mais uniquement des maquettes, ne désirant pas fixer d'image, les modèles utopiques de Frank Lloyd Wright plaident pour des méthodes contextuelles et ouvertes de planification urbaine, préférant une méthode itérative, sans cesse renouvelée, à un modèle à appliquer.²

Cette vision de l'urbanisme des Etats-Unis sera reprise avec succès par les urbanistes nord-Américains des années de guerre froide, pour lesquels la meilleure résistance à une guerre thermonucléaire consistait en la répartition homogène des habitants sur le territoire. F.L. Wright, quant à lui, influencé par la crise de 29 et les vagues de chômage qui en découlèrent, apercevait déjà une nouvelle organisation du travail, marquée par un retour partiel à la terre et la décentralisation de la production indus-

Réaction, n, f : Mouvement d'idées qui se crée par référence à un mouvement antérieur et qui vise à agir contre lui. (Larousse.fr)

Usonia, n, f : Néologisme inventé par James Duff Law, un écrivain Nord-Américain dans *Here and There in Two Hemisphere*, (1903) pour désigner les Etats-Unis d'Amérique, ses habitants ne pouvant s'arroger le nom d'un continent entier. Seras repris et popularisé par F.L.W. (aujourd'hui nom officiel des Etats-Unis d'Amérique en Esperanto). (Wikipedia.en)

« But while the phrase international style emphasizes all the wrong things architecturally, I think it is a fine sign that men of good will all over the world are beginning to face life in the same way, and to seek similar means of expressing it and focussing it: without such consciousness, your own work would not have been such a powerful influence in Europe. I am all for that common spirit, although I reject any little box of tags and labels that the pedants may construct for themselves and affix to the architecture. No one can be merely an American any longer, any more than he can be merely a New Yorker : we shall all be at each other's throats, and have neither civilization or culture left, unless we become increasingly conscious of our common tasks and our common interests: this for architecture as well as anything else. »

Lettre de Lewis Mumford à Frank Lloyd Wright, 6 février 1932. Frank Lloyd Wright & Lewis Mumford, Thirty years of correspondence, Princeton Architectural Press, NY, 2001.

Lewis Mumford (1895 - †1990) : critique d'architecture du mouvement moderne, historien des techniques et de l'urbanisme. Influencé fortement par P. Geddes, entretiendra une correspondance avec F.L.W. tout au long de sa vie, malgré une rupture épistolaire de dix ans.

« A partir de ces prémisses, F.L. Wright, propose une solution à laquelle il a toujours gardé le nom de City, bien qu'elle élimine non seulement la mégapolis mais l'idée de ville en général. La nature y redevient un milieu continu, dans lequel toutes les fonctions urbaines sont dispersées et isolées sous forme d'unités réduites. Le logement est individuel : pas d'appartements, mais des maisons particulières dont chacune dispose d'au moins quatre acres de terrain, que les occupants consacrent à l'agriculture (...) et aux loisirs divers. »

F. Choay, Urbanisme : utopies et réalités, Le Seuil, 1965. p.47.

24 « Ce qui définit l'homme blasé, c'est qu'il est devenu insensible aux différences entre les choses, non qu'il ne les perçoive pas, non qu'il soit stupide, mais parce que la signification et la valeur de ces différences, et donc les choses mêmes, est ressentie par lui comme négligeable. Les objets lui apparaissent dans une tonalité uniformément fade et grise, aucun d'eux n'est jugé digne de préférence. Cette attitude est le reflet subjectif de l'économie monétaire à son apogée; l'argent, en composant uniformément la diversité des choses, en exprimant les différences de qualité par des différences quantitatives, en s'arrogeant, malgré son caractère éxsangue, le rôle de dénominateur commun de toutes les valeurs, devient le plus effroyable de tous les égalisateurs et ronge irrémédiablement le cœur des choses, leur individualité, leur valeur spécifique, leur originalité.»

Georg Simmel, Die Grosstädte und das Geistesleben, Jahrbücher der Gehestiftung, tome 9, Dresden, 1903*

« Malheureusement, la congestion de la cité a fait surévaluer l'espace libre sous son aspect purement quantitatif. (...) D'un point de vue social, trop d'espace libre peut s'avérer une charge plus qu'un bienfait. C'est la qualité d'un espace libre -son charme, son accessibilité- qui compte, plus que sa dimension brute. »

Lewis Mumford, Landscape and Townscape, Landscape, 1960

truelle dans des ateliers à échelle humaine, auto-entrepreneariat loin des chaînes de montage, réponse devant la faillite des efforts de re-territorialisation de l'Etat-Nation.

La contradiction entre le retour au mode de vie des pionniers et les nouvelles exigences de la vie moderne se retrouve dans la pratique de F.L.W., intéressé autant à l'intégration des techniques nouvelles qu'à un renouveau de la pratique artisanale au sein du chantier à travers l'*arts-and-craft*, appliquant entre autre au ciment de nouveaux procédés. L'architecte est intéressé à des formes de travail en groupe que témoignera l'expérience d'Ocatilla, en 1928, où il ira vivre dans le désert, à son initiative, avec quatre dessinateurs dans un campement en préfabriqué, appelés pour la conception d'un hôtel pour Alexander Chandler, projet qui n'aura pas de suite.³ En 1932, désargenté, il appellera néanmoins « un maximum de 70 volontaires » à le rejoindre pour fonder une congégation, la future « *Taliesin Fellowship* », demandant à ceux-ci quatre heures de travail obligatoire pour la communauté par jour, ainsi qu'une contribution de 675 dollars pour l'année.

Il accueillera ainsi à ses débuts 32 apprentis de 17 à 31 ans, diplômés ou non (il fit quelques concessions aux plus désargentés d'entre eux), lesquels resteront entre un et trois ans, avec leur compagne ou non.⁴ Wright entend là mettre en pratique la théorie développée dans ses recherches urbanistiques sur le terrain même de la confrérie. Ces nouveaux apprentis, à l'aide de maçons, charpentiers et d'un plombier, restaureront la *Hillside school* (et en détruiront une partie, sur ordre de F.L.W.) dessinée par Wright pour ses tantes en 1887 (fermée en 1915), pour la détourner à l'usage de la communauté. Mais il n'y avait pas de fonds, même pour l'achat des matériaux : jusqu'aux ouvriers spécialisés étaient liés par un contrat leur attribuant paiement en fin d'ouvrage. Ainsi ceux-ci, avec les apprentis, durent débiter et scier le bois eux-mêmes, construire un four à chaux... dépourvu de moyens, Wright usa de la force humaine.⁵

La confrérie n'étant pas vouée à être une école ou une université, mais une communauté construisant par l'art, l'industrie et l'agriculture,⁶ de nombreuses tâches répétitives étaient nécessaires pour accomplir la bonne route de la communauté (qui a hébergé, en plus des apprentis, jusqu'à 40 cochons, six chevaux et 400 poulets⁷); néanmoins celles-ci étaient distribuées de façon égalitaire et leur inconvénient était tempéré par la liberté et la responsabilité donnée par Wright lui-même aux apprentis dans des tâches plus complexe comme la réparation du barrage

qui fournissait la communauté en énergie ou le changement des radiateurs. Le divertissement faisant partie de ces tâches, la communauté entretiendra un cinéma public ouvrant les samedi.⁸

En 37, avec la reprise économique, Wright se voit confier le projet de la *Johnson's Wax Head-Quarter*, et peut remettre les apprentis à la planche à dessin, dont le travail « professionnel » sera découpé en diverses occupations : élaborer des méthodes de détails, faire exécuter ceux-ci sur site, lorsque commissionnés par des privés, ou les exécuter eux-mêmes, quand pour le site de *Taliesin*; et produire des maquettes pour les expositions prévues de Wright.⁹ Celui-ci n'hésitera pas à les impliquer pour des tâches cruciales (tel le calcul structurel) dans certains projet, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une attitude paternaliste vis-à-vis de ceux-ci, et sera toujours « celui qui porte les plans » devant le client.¹⁰

Suite à une insuffisance pulmonaire, âgé de soixante-dix ans, il suit l'avis de son docteur lui conseillant de préférer les hivers chauds de l'Arizona plutôt que ceux, humides, du Wisconsin. Il emmènera la confrérie avec lui; les deux premières années, en 35 et 36, à la *Hacienda* de Chandler, puis dans un terrain dans le désert où ils établiront un campement de tentes, dont les espaces communs en dur ne seront pas construits avant 1951.¹¹ Les apprentis sont, à Taliesin-Ouest, invités à « faire abri », et celui-ci devient vite projet, manifeste d'une personnalité ; il ne distingue pas l'espace de travail et celui de vie au sens qu'il avait été donné par les artisans du zoning, résumés dans l'espace de communauté. À travers la migration bi-annuelle de la *fellowship*, c'est une vraie pratique nomade de la profession que Wright expérimente et cultive.¹²

C'est dans la filiation de l'idée contenue dans ses propositions d'urbanisme, de retour à la terre et à la localité, qu'il développe l'idée d'*usonia*, se concentrant sur l'idée de production de maisons individuelles en grande série, destinées aux acquéreurs modestes, lesquels pouvaient ainsi atteindre l'idéal *usonien* : un jardin, un garage et un toit à soi — vision étroitement liée à l'imaginaire de la concrétisation du « rêve américain » et son utilisation permanente de la voiture à moteur thermique. Les maisons *usoniennes* connaîtront un énorme succès aux Etats-Unis, notamment au sein du grand public, et Wright en construira certaines, tandis que d'autres seront construites par des confrères au sein de « complexes *usoniens* » (lui-même avait reçu mandat pour construire cent « unités



01. FLW et E. Serlin, coopérateur d'une opération usonienne, étudient les plans de sa maison sur le site.

« *Architecture is still an art. Sophisticated Science can never take its place very long.*

Were you to look in with me on the processes at work here as I write, you would see deeper than your Frenchmen, see with more a sense of Architecture than will ever be theirs. I come of long line of Soul-Savers and would rescue yours from the French because it seems worth while.

Nature seems to have denied to them both Music and Architecture while she endowed them with « Painting » and Literature. »

25

Frank Lloyd Wright copie d'une lettre destinée à Douglas Haskell et transmise à Lewis Mumford, vers janvier 1929, Frank Lloyd Wright & Lewis Mumford, *Thirty years of correspondence*, Princeton Architectural Press, NY, 2001.



02. *Breakfast* de la caravane de la compagnie de Taliesin, sur la route de l'ouest à l'est.



« Less obvious and almost inexplicable changes accompanied the change to a simpler way of living. Very subtle were these other changes and the way they came about. To define a thing is to idealize it and at the same time to limit it. Yes it would be an incomplete story to fail to tell how, slowly and progressively, the vital essence of the house began to make its mark on us.

Increasing humility was one of the earliest and most forceful changes. What a blow to self-love to be so often introduced as « my friend I told you about who lives in the Frank Lloyd Wright house, » or to have friends bring others to see, not you, but your house!

26 Possessions continued to be reduced. Instead of many changes of table appointments, only a bare sufficiency was kept. It was humbling to refrain from saying there used to be more or there could now be more, but there is no room for it here. It was equally an offering of humility to refrain from saying that there is good in avoiding luxury, that this is what we choose. »

Marjorie F. Leighey, second propriétaire de la Maison Pope-Leighey

A testimony to Beauty, dans Frank Lloyd Wright's Pope-Leighey house, p.149 Steven Reiss (1948), University of Virginia Press, 2014



03. Les maçons inscrivent la trame de la maison sur la dalle de la maison Pope. 04. Résultat

de logement » à Pittsfield, Massachussets, qui seront finalement réalisées par d'autres ¹³). Les maisons conçues par Wright profiteront des éléments de dessin qu'il a toujours poursuivi, comprimant les espaces techniques dans un cœur, réduisant les espaces de couloirs et maximisant la surface utile. Cette vision quelque peu utilitariste, voire Tayloriste, de l'espace, se justifie par le désir de donner à l'habitant l'espace le plus économique, mais son dénuement y rends difficile le rangement, poussant à des conditions de vie plus simples.

Pour le design usonien, Wright combinera de nombreuses solutions techniques innovantes et économiques : remplaçant les fondations par un système de pied-de-mur sec inspirée directement de la pratique des maçons gallois (le mur est appuyé sur un appareillage grossier de pierres, lesquelles reposent sur un lit de tuile, permettant à l'eau de s'écouler); remplaçant le pare-vapeur sous chape par un lit de sable ; faisant les premières applications domestiques du chauffage par le sol afin de gagner la petite surface occupée traditionnellement par les radiateurs (coulant les tuyaux de chauffage, protégés par des cailloux, directement dans la chape ; il avait déjà expérimenté ce principe à la *Johnson Wax H.Q.*, en 1936). Appliquant à tout le dessin une grille de 90 par 60 centimètres (deux par trois pieds), il en obtient une subdivision de la construction en éléments de murs, de toiture, de fenêtre, d'angle ou de porte, faisant de la maison une sorte de *kit*, facilitant sa possible extension future.

Cette conception par éléments préfabriqués illustre la volonté de Frank Lloyd Wright de recourir à des forces économiques locales, et sera également le point le plus compliqué du dessin, engendrant la méfiance des financiers, mais également des constructeurs locaux, peu enclins à changer leurs méthodes de travail. ¹⁴

Afin de pouvoir suivre les chantiers au plus près, il avait pris l'habitude, s'appuyant sur la compagnie de Taliesin, d'envoyer en résidence un architecte de la compagnie chargé de suivre la construction, pour laquelle aucun dessin d'exécution coté n'était fourni : la grille de trois pieds par deux, imprimée directement sur la chape, et les quelques feuilles de détails fournissaient toute information concernant le placement des éléments, laissant aux ouvriers la latitude d'adaptation du dessin aux conditions locales, en concertation avec l'architecte de permanence. Pour la Pope House, des économies d'échelles sont faites en commandant le bois en gros pour ce chantier et un autre, l'implantation est modifiée à la construction afin d'économiser sur le terrassement, et le dessin de cer-

taines fenêtres est adapté afin de recevoir des verres fixes récupérés d'anciens magasins démolis.¹⁵

Suite aux premières expériences de constructions de maisons usoniennes, Frank Lloyd Wright cherchera un matériaux plus propre à exécuter sans compétences professionnelles, le travail du bois (particulièrement les panneaux de bois composites utilisés pour la composition des murs) requérant un outillage et des compétences spécifiques. Le béton, qu'il avait déjà mis en œuvre pour la *Millard House* (1923) et pour la *Ennis House* (1924), utilisant la terre d'excavation du site comme agrégat au ciment (faisant là les premiers exemples des bétons de terre modernes), lui semble propice à ce développement : il en teste la capacité au sein de *Taliesin-West* avec le « béton Arizonien »¹⁶ (mélange grossier de ciment et de terre d'excavation coulé entre des banches réalablement remplies de roches).

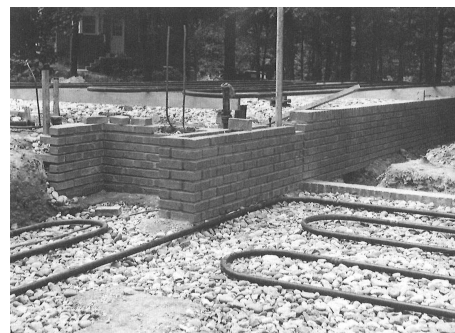
Il développera un système de construction sans dimensions, pouvant être adapté à toute échelle, qu'il nomme après une dernière refonte, en 1949, le *Usonian Automatic*, composé de blocs de béton coulés sur site montés entre des fers; il présentera ce système comme permettant l'édification par les habitants de leurs logements. D'une grande simplicité, celui-ci était composé de douze modules seulement, permettant de concevoir toutes les parties d'un bâtiment ; il sera mis en œuvre de cette manière par certaines familles, dont les Tracy à Seattle en 1955 et les Pappas à Saint-Louis, la même année; mais les Tonkens, de Cincinnati, emploieront Eric Lloyd Wright, de la compagnie de Taliesin, pour superviser la construction, montrant les limites de la complexité résiliente d'un système de construction pourtant ouvert.

Lors de la construction d'un bâtiment communautaire au *Florida Southern College* en 1938, Wright ne s'y trompera pas, envoyant de nombreux apprentis de Taliesin guider la construction, déléguée aux étudiants eux-mêmes sur un mode participatif¹⁷.

On peut voir dans la démarche de Frank Lloyd Wright un certain anarcho-libertarisme, prônant le travail en commun comme valeur supérieure, pour l'obtention d'une accessibilité au travail et à sa production par tous. Si la démarche de l'architecte peut sembler marquée d'un repli conséquent, vers le milieu rural, le travail de la terre, et même l'auto-construction, que beaucoup n'hésiteront pas à qualifier de régression, il faudrait contextualiser cette attitude : il y a avec *Broadacre City* (1930)



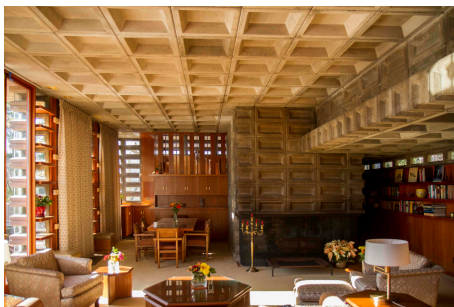
05. intérieur de la pièce à vivre de la Pope House.



06. Tuyaux de Chauffage par le sol sur leur lit de gravier, Pope House, 1940

« posons aujourd'hui universellement, de façon à rendre les hommes libres de se consacrer à des tâches plus nobles, des tâches plus importantes pour le développement esthétique de la vie : et qu'il s'agisse alors de créations et de jouissances qui n'aient plus de rapport direct avec le fait de « faire de l'argent pour assurer sa subsistance », ni avec l'acquisition d'aucune sorte de puissance matérielle. Aucun homme ne doit être ainsi enchaîné. L'homme vraiment libre doit, pour l'essentiel, faire ce qu'il désire le plus et dans l'instant où il le désire? (...) C'est cela le seul legs valable que nous avons reçu du passé. Et c'est seulement dans une démocratie authentique que nous pouvons le recueillir ou même le comprendre. »

Frank Lloyd Wright, *The living City*
Horizon Press, New-York, 1958
Trad. F. Choay



07. Maison Tonken, Construite selon le système *Usonian Automatic* de Frank Lloyd Wright , 1954.

et *Living City* (1958), deux moments de grande crise locale, la première celle du krach financier de 1929 et sa vague de chômage remettant en cause la productivité de la grande ville; la deuxième marquée par l'irruption de la peur de la guerre thermonucléaire dans le dialogue politique, instaurant la paranoïa pour tous les citoyens, pavant la route à une époque de Maccarthysme où il ne fera pas bon exprimer ses sympathies anarchistes ou la moindre remise en cause de la modernité. Se fâchant sérieusement avec Lewis Mumford en 1941¹⁸ —celui-ci lui reprochant son pacifisme sans concession aucune—, mis en déroute en 1942 par un juge de district dans sa défense d'apprentis de Taliesin objecteurs de conscience¹⁹, on ne peut blâmer Frank Lloyd Wright pour avoir refusé de s'exprimer ou même d'exercer dans l'*Urbs* qu'il avait lui-même désavoué, par peur de se trahir lui-même.



08. Test structurel sur site d'un assemblage de panneau multi-couche d'une maison usonienne, à l'image du test produit sur les colonnes de la *Johnson Was HQ*.

« And so it went morally the same way...Jesus was the great anarchist, and when he said the Kingdom of God is within you, he made the great, basic anarchic statement. If the Kingdom of God is within you, it is not a government. It is not anything outside of you. It is not anything men can come together and agree upon because they desire police protection or something of that sort. So this principle of anarchy and anarchism is profound. And it does lie at the root of all moral conduct, of all basic human life, regardless of its institutions. As Jesus himself said, he didn't want any institution - he didn't want a church, for instance. He refused to consider the possibility of churches or organizations. «Where the few are gathered together in my name, there is my church.»...

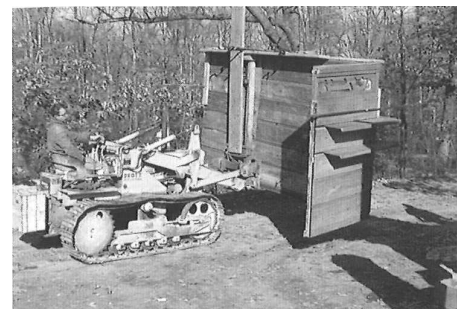
(...)

And it is this ability to hold your own at the same time that you allow other people to hold their own that constitutes the true individual...That is why the anarchistic faith is so far beyond the present circumstances. So far beyond the present circumstances that it is considered treason, even, to talk about it in the face of institutions. Because this faith in the individual would reduce all institutions to a mere coming together, as we do here, to pursue a common course and common cause in friendship and tolerance-each of the other.

Now a high ideal of that sort has crucified a great many men, and I guess nearly all the great ones since time began have pursued that ideal in some form of policy. Communism is the antithesis of anarchy. And of course, communism is for child-like individuals. And institutions are for incomplete personalities who have not arrived at individuality. No individuality, no anarchy, you see. »

Lettre de F.L.W. à la Taliesin Fellowship, 11.03.1951

Srcce. M.Skonjsberg



09. Menacée de démolition du fait de travaux de voirie, la Pope-Leighey House sera déplacée par modules et reconstruite sur un autre site, en 1964.

«Car y s'enferment dans des usines
Des quarante et des cinquante ans
Dans des bureaux, des officines
Alors que les cieux sont éclatants
Si vous existez

Donnez-nous la moelle d'être libres
Et de remettre tout en équilibre
Suivant la grâce et la bonté !

(...)

Et quant à moi pour le présent
J' voudrais que mes faims soient assou-
vies

J'veux plus marnier, j' veux vivre ma vie
Et tout d' suite, pas dans dix ans
J' suis sur la Terre, c'est pour y vivre
J'ai des poumons pour respirer
Des yeux pour voir, non pour pleurer
Un cerveau pour lire tous les livres
Un estomac pour le satisfaire
Un cœur pour aimer, non haïr
Des mains pour cueillir le plaisir
Et non turbiner pour mes frères !

Soupé des faiseurs de systèmes
D'ces économistes distingués
Des faiseurs de lois qui battent la flemme
Toute loi étrange une liberté !
Soupé des Rois, soupé des Maîtres
Des Parlements, des Papes, des Prêtres
Et comme j'ai pas d'autre bien qu' ma peau
Il est tout choisi mon drapeau !
Soupé des villes, des royaumes
Où la Misère fait ses monômes
Soupé de ce qui est civilisé
Car c'est le malheur organisé !
Nos pères ont assez cravaillé
Et bien assez égorgillé !
L'Homme de notre temps faut qu'y se repose
Et que l'Existence lui tourne en rose.»

André Ravéreau, Laurie Baker : post-colonialisme, localisme et mémoire



10. André Ravéreau exécutant un gabarit pour la réalisation de la fenêtre de l'abside de l'église sainte-Euphémie, en Grèce, 1955.

Fernand Pouillon (1912 - †1986) : Architecte et promoteur de la reconstruction après la guerre (notamment en région Parisienne et Sud-Est), défendant l'usage de la pierre massive. Il sera jugé et condamné en 61 du fait du montage financier qu'il appliquait; évadé en 66 et réfugié en Algérie, il y construira de nouveau un grand nombre de logements, avant d'être amnistié en 71, et de regagner la France en 84. (Wikipedia.fr.)

30

« On n'allait pas sur les chantiers, on faisait le « nègre » chez un architecte, en réalité on faisait le projet, parce que l'architecte lui, était occupé à faire des affaires. Même chez Lods, cela pouvait se passer ainsi. Un jour, Lods m'a confié un programme d'hôtel en Afrique -au Cameroun je crois- où je n'étais jamais allé, et il m'a laissé travailler tout seul, avec un paquet de revues L'Architecture d'aujourd'hui pour prendre des idées.

Alors, je lui ai fait une architecture bâtarde, moderne, probablement de forme carrée ; je ne sais plus ce que c'était, mais certainement très mauvais, ou au mieux, inconsistant. Il a tout ramassé sans rien regarder, sans avoir une conversation avec moi. Il est parti voir le client, il est revenu en me disant : « C'est dans la poche mon petit père, on fait un rond ». En fait, ces architectures, on peut dire qu'elles n'étaient conçues par personne, et cela me pesait. »

André Ravéreau, *Du local à l'universel*, Editions du Linteau, Paris 2007. p.37.

André Ravéreau (1919 - † 2017) et Laurie Baker (1917 - † 2009), voix éparses de leur génération, ont pour communs d'avoir été résidents et acteurs, architectes, dans des territoires au passé colonial (l'Algérie pour le premier, l'Inde pour le second), tout en étant issus des empires coloniaux de référence — la France pour le premier, l'Angleterre pour le second ; ils installeront donc leur pratique en marge du système majoritaire, et ce par choix et non par opportunisme (l'attitude d'un Le Corbusier envers Chandigarh, ou d'un Pouillon envers l'Algérie, ferait plutôt partie de cette approche). Les deux chercheront une expression de l'art issue du milieu local et de sa mémoire active.

André Ravéreau est un élève de l'atelier d'Auguste Perret, où il obtient son diplôme, apprenant une démarche de projet dont les points d'amorces sont les détails et la matérialité.²⁰ Au sein de cet atelier, il découvre également le corporatisme (ou esprit de corps) et l'aspect du travail en commun comme valeur. Cette approche coopérative de l'atelier faisait que les décisions étaient prises par les anciens, qui constituait « *la masse* »; approche traditionaliste qui fit que Ravéreau fut exclu plus tard par cette même *masse*.²¹ Il rejoint alors « l'atelier libre » de l'architecte Lods, où du fait de la commande occidentale, il est amené à traiter des projets dont il ne connaît ni les clients, ni le site, conception dé-territorialisée et objectivée par excellence. Il découvre la vallée du M'zab en 1949, et restera épris de la sagesse et de l'efficacité des constructions ancestrales — des bâtiments et des regroupements humains.

Après l'obtention de son diplôme, André Ravéreau est appelé par un confrère pour suivre la reconstruction de maisons et d'autres bâtiments suite au tremblement de terre de 1954 en Céphalonie. Il en retient des principes simples de rationalité vernaculaire, comme la couverture des petits volumes par un toit à un seul pan, facilitant leur extension²², et y expérimente déjà la lumière crue du sud, devant concevoir des petites ouvertures pour de grandes églises²³. Confronté pour la première fois au chantier, il décrira cette expérience comme grandement formatrice, et plaidera pour son introduction dans l'enseignement académique. Il y rencontre Manuelle Roche, photographe et alors sa traductrice, qu'il

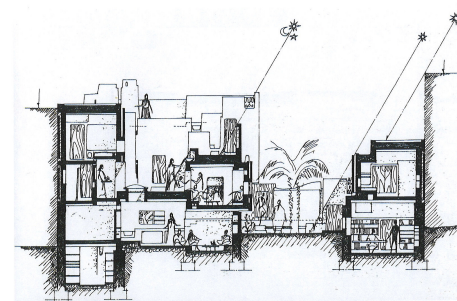
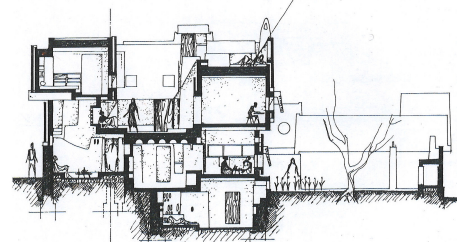
épousera deux ans plus tard et avec laquelle il entretiendra une relation libre jusqu'à la fin de sa vie.²⁴ Il rejoint l'Algérie à son indépendance, et l'agence du plan d'Alger, où il travaille à la conservation de la casbah. En 1965, il est nommé par le ministère de l'information de l'Algérie indépendante Architecte en chef des monuments historiques.

Il sera médiatisé pour la première fois pour la polémique qui l'opposera à Fernand Pouillon, particulièrement au projet touristique que celui-ci entendait construire en surplomb de ville de Gardhaïa, dont l'urbanisme islamique sophistiqué permet l'intimité totale des terrasses des habitations, espaces des femmes : mais les balcons de l'hôtel du grand architecte auraient donné sur les dites terrasses. André Ravéreau gagnera son combat visant à interdire la construction de l'hôtel, et une inimitié durable avec Pouillon; dans la foulée, il obtiendra le classement au patrimoine historique de l'Algérie la ville de Gardhaïa, et l'inscription de la vallée du M'zab au patrimoine de l'UNESCO²⁵. En 1973 et jusqu'en 1975, il dirigera un Atelier, l'E.R.S.A.U.R.E. (Etablissement Régional Saharien d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement), plus tard nommé Atelier de Ghardaïa puis Atelier du désert, qui détaillera les modes de vies au sein du désert saharien : questions du climat intérieur des bâtiments et des villes, de la gestion de l'intimité par des éléments particuliers constructifs ou urbanistique ou encore celle de la gestion des régimes hydriques arides.

Accueillant des étudiants de toute l'Europe (le directeur administratif, Algérien, ne souhaitant pas de jeunes algériens, jugés contestataires, au sein de l'atelier ; leur volonté d'y accéder tout de même et le soutien que leur donna Ravéreau le conduisit à être évincé de l'atelier, deux ans plus tard), Ravéreau enseignait en premier lieu à ses étudiants, venus de pays humides, comment se comporter dans ce milieu désertique. L'incitation à porter le vêtement local, la gandhoura²⁶, n'était pas une « soumission » à des codes locaux ancestraux, mais une invitation à vivre ses mouvements, la ventilation de l'habit, la protection solaire, le champ visuel, d'une manière nouvelle, sans parler de la position en tailleur — les habitations Mozabites ne profitant d'aucune chaise²⁷. Occupant avec ses stagiaires-étudiants (lesquelles restaient une année) dans la maison-atelier (« à l'atmosphère de phalanstère »²⁸), il incita les nouveaux arrivants surnuméraires à récupérer des maisons dans la palmeraie et d'y installer le confort moderne, afin d'expérimenter sur le terrain les conséquences et les futurs de l'habitation moderne et de la transformation des existants.

« Je suis plus assuré en traitant des constructions anciennes, car justement elles ont abouties. Elles ont eu le temps d'être abouties, elles ont été dans la condition d'aboutir, dans la continuité de leur utilisation, alors que, dans notre siècle c'est le contraire, nous ne pouvons rien aboutir, car il surgit tout le temps une proposition dif-férente ; de toute manière la vie elle-même bouge, la technique est mouvante. Même si on dit s'intéresser à des matières naturelles, terre ou bois par exemple, il faut les réapp-rendre. »

André Ravéreau, *Du local à l'universel*, Editions du Linteau, Paris 2007. p.113.



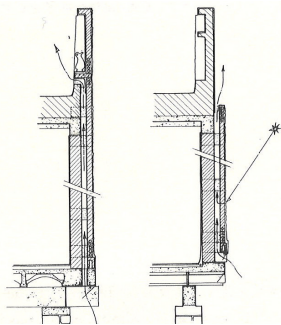
11. Coupes, Villa M., Gardhaïa, 1967

*« Patient, expéditif,
secret, démonstratif,
sectaire et réceptif,
temporaire, définitif
Mes rimes sont une belle Noire en ta-
lons aiguilles, tailleur Chanel
Un pagne autour du torse, elle porte
son fils derrière elle
Je viens de la terre mère, je viens
des ruelles »*

« On confond assez facilement vernaculaire et populaire. D'une certaine manière, le populaire est toujours vernaculaire. C'est pourquoi je dis que, par exemple, une cathédrale gothique est vernaculaire parce qu'elle est dans un climat qui réclamait de la lumière et, structurellement, on a fait ce qu'il fallait pour que ça aille.

Le gothique n'est pas forcément un style, comme justement trop souvent on le croit, c'est un mode de construction. C'est l'architecture en ossature. Quand cette architecture arrive à Séville, les Sévillans tirent parti de la construction en ossature mais ils font attention à limiter une intensité de lumière dont ils n'ont pas besoin. »

André Ravéreau, Entretien avec Gilles Perraudin, 11.06.2003
L'atelier du Désert, 2003. p. 164.



12. Coupes à travers le concept de mur-masque, selon le vernaculaire et le système détournant le parpaing envisagé par A. Ravéreau pour la poste de Gardhaïa

« Lauwers voulait travailler avec moi, et comme je ne pouvais pas le payer, je lui ai proposé de suivre le chantier, logé et nourri. Il était donc sur le chantier, et il a réalisé l'escalier avec le maçon, sur place, mais pas l'escalier que l'on avait dessiné, un autre. Ceci nous a éclairé : on avait passé presque une journée et demie à deux sur cet escalier, et le maçon l'a réalisé en une demi-journée. Lauwers a pratiquement inventé et réalisé sur place l'escalier avec l'aide du maçon. »

André Ravéreau, Du local à l'universel, Editions du Linteau, Paris 2007.
p.111.

« Par exemple, un ami qui m'a fait les voûtes ici, qui était un élève de Sciences Po., a compris ce qu'était la qualité d'une voûte et la place qu'elle pouvait avoir dans la construction. De même que des gens simples peuvent l'avoir... Il n'était pas architecte, il a mené une réflexion. L'Iranien, qui a fait ces voûtes si intelligentes il y a des milliers d'années, n'avait pas nécessairement l'intelligence de ces voûtes. Ces constructions que nous voyons à la campagne ont pu être faites par des idiots. Alors que, bien souvent, les architectures de notre temps, si contestables, ont été faites pas des gens très intelligents et même de génie. »

André Ravéreau, Entretien avec Gilles Perraudin, 11.06.2003,
tiré de L'atelier du Désert, Parenthèses, 2003

Durant leur stages, les stagiaires de l'ERSAURE sont mobilisés afin de réaliser des relevés d'existants avant leur démolition, à produire des détails pour les projets, et enfin à en « lire » les plans, sur le site, aux ouvriers non qualifiés, allant jusqu'à laisser l'ouvrier construire un escalier à la silhouette dessinée sur un mur — celui-ci n'étant ni celui dessiné au bureau, ni vraiment celui dessiné sur le mur, mais celui construit par l'ouvrier. C'est dans cette démarche que ses étudiants accompliront la rénovation de logements à Gardhaïa et suivront la construction en neuf de dix-neuf maisons du complexe H.L.M. (Habitat à loyer modéré) de Sidi Abbaz, aux portes de Gardhaïa²⁹. Au sein de l'atelier, il continuera l'héritage de Perret, loin des Beaux-Arts, apprentissage allant du particulier, du singulier, des subjectivité, à la totalité, à la grande idée, allant du local à l'universel.

Cet intérêt du chantier comme école pour Ravéreau provient du fait qu'il était conscient que la protection institutionnelle ne suffirait pas, et que si le parpaing de ciment, produit moderne, s'était invité en milieu rural, en déformant le paysage, le risque était dissimulé : en modifiant l'exercice de la maçonnerie, il touchait à la formation et au savoir de ses artisans, risquant de faire disparaître à jamais des pratiques constructives et un mode de vie référent qui avait perduré des siècles (une telle perte de savoir liée à la modernité peut être vue dans la technique apicultrice, où les professionnels ont perdu toute compétence sur la construction des ruches, confiée à la ruche à cadre moderne).

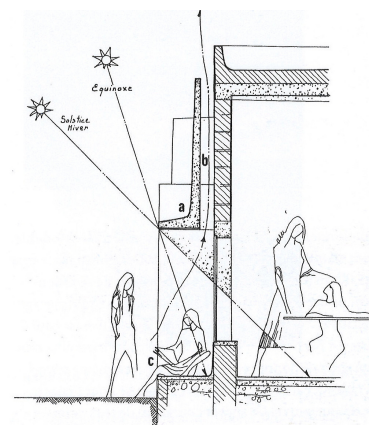
Aussi la ré-appropriation des techniques traditionnelles était une priorité, même dans un contexte de matériaux modernes. Plus modéré que Friedrich Hundertwasser dans sa critique de la ligne droite, il saura dans sa pratique dissocier matériaux et pratique constructive, appliquant les techniques ancestrales à un matériau rectiligne comme la brique de ciment industrielle, droite comme un légionnaire. Ce faisant à l'exécution de la poste de Gardhaïa, il démontre un génie constructif, produisant un cas étonnant de re-territorialisation d'un matériau exogène; le mur en brique de ciment est doublé afin d'en faire un mur ventilé. Il appliquera au même bâtiment un enduit fouetté au régime de dattes, (obtenant ainsi des aspérités plus profondes... donc de l'ombre portée sur la façade contre la lumière zénithale ?) et y gagnera même la publication du projet et du procédé par un fascicule du CSTB, le faisant rentrer dans la norme. ³⁰

Soutenu par le Wali contre la population Mozabite —alors désintéressée de toute protection patrimoniale, cherchant à rejoindre l'idéal moderne— l'atelier a fonctionné tant que celui-ci était en place; Ravéreau, remercié, rentre en France. Les responsables locaux voyaient la démarche comme réactionnaire, et ne s'y sont intéressés que grâce à son avantage économique. Néanmoins, son style de dessin s'est diffusé par ses élèves, tandis que son enseignement s'est perpétué dans certains ateliers d'Algérie, tandis que le concept de Restauration et patrimoine est entré au sein de la formation à l'École Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme d'Alger. ³¹

Retourné en Ardèche, France, en 1967, il adaptera les méthodes constructives Mozabites au climat et aux matériaux locaux afin de produire une synthèse bioclimatique, et s'implique dans le conseil architecture, urbanisme et environnement (C.A.U.E.) de Lozère, constituant des carnets techniques de la construction en pierre. Dans le même temps, il s'implique au cotés de Patrice Doat dans l'établissement du centre de formation CRATerre (également centre de recherche scientifique), fondé par ce dernier.

La publication d'un autre carnet du CSTB, celui-ci consacré au centre de soins de Mopti (Mali), motivera le fonds Européen à choisir Ravéreau pour le prix Aga Khan, par lequel il sera distingué en 1980, la même année que son confrère égyptien (et sorte de complice d'esprit ?) Hassan Fathy. ³²

C.S.T.B. (1947) : Centre Scientifique et Technique du Bâtiment, établissement public Français ayant pour mission d'accompagner les mutations du secteur du bâtiment, créé à la reconstruction (alors sous la tutelle du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme). Il certifie des procédés constructifs, permettant de les assurer.



13. Coupe réalisée pendant l'étude et photo de la réalisation («Les enfants se sont spontanément assis comme l'auteur l'avait prévu»), Lycée Français, Nouakchott, 1982



14. Terrasse d'A. Ravéreau en Ardèche.
récupération active ?

34 « (...) *their child was this universal anonymous expressionless « modern architecture » which tells you nothing except that reinforced concrete has been lavishly and brutally used. The saddest thing about it is that reinforced concrete is a wonderful material that can do almost everything fantastic and exciting. It can stand, soar, twist, hang, swirl, gyrate, encircle, defy and placate. But we rarely ever let it do any of these exciting things. We merely imitate the building practices of the Dravidians, with their square stone pillars and split stone beams; and when in a very dare-devil mood we cantilever out the beam-ends to an uncomfortable length, we think we are really and truly « modern ».* »

Is a Modern Indian Architecture Possible ?, Laurie Baker, Spazio Societa, Milan 1986

Wang Shu (1963) : Architecte Chinois, fondateur de *Amateur Architecture Studio* défenseur de l'artisanat et de la conception traditionnelle liant bâti et paysage. Lauréat du Pritzker Prize en 2012.

Nous ayant quitté en 2017, son héritage est fortement présent et actif en Algérie (il a été nommé en 2012 Achir de l'Ordre du Mérite National Algérien), mais l'intérêt qu'il suscite en France est récent (l'Ordre des Architectes Français se fendra d'une avis de décès laconique de l'architecte quelques onze jours après sa mort) — nul n'est prophète en son pays. Son élève Gilles Perraudin a récemment contribué à la diffusion, en France, de ses principes, en réutilisant des principes constructifs par ailleurs développés par... Fernand Pouillon.

Laurie Baker aura suivi un parcours professionnel très différent, mais parallèle, nous laissant un héritage construit bien plus important. Après la deuxième guerre mondiale où il servit (car objecteur de conscience) dans une unité d'ambulancier en Chine, il prend connaissance de la pensée du Mahatma Gandhi et prend conscience que la construction pour le plus grand nombre devrait être faite de matériaux provenant d'un rayon de cinq kilomètres à la ronde maximum.

Cette intuition deviendra l'axiome de sa pratique future, d'une étonnante contemporanéité quand on pense à l'intérêt récent que suscitent les filières courtes et, en général, la réduction du nombre d'intermédiaires impliqués dans toute cession. Cherchant à se rapprocher de la pensée du Mahatma, il s'installe en Inde après avoir été engagé comme Architecte-Ingénieur-Constructeur pour la Mission Lèpre Internationale, et se chargera de transformer les sanatoriums et autres asiles en centre de traitement. Il y rencontre sa femme, docteur, avec laquelle il vivra toute sa vie durant en Inde, dans plusieurs cadres différents : la petite ville de Pithoragarh, en milieu rural à Vagamon, puis dans la ville moyenne de Trivandrum (plus ou moins un million d'habitants), et sera nationalisé Indien en 1988.

Menant sa pratique dans une relative solitude, Baker aura de plus très peu dessiné, nous laissant un historiographie bien maigre. Récupérant des éléments issus de démolitions ou de décharges (portes, fenêtre, évier, etc.), il esquissera ses projets en fonctions de ceux-ci, récupération active que l'on peut voir chez certains de nos contemporains — tels Wang Shu ou Philippe Samyn. Il s'appuiera, tel Ravéreau, sur le matériau le plus universellement disponible - la terre - pour la maçonnerie, documentant les différents appareillages traditionnels, climatisant et parasismiques.

« Along with this we should remind ourselves that it is not « Advancement » or « Development » or « Progress » to indulge in modern building materials and techniques at tremendous expenses and to no good effect when there is no justification or reason for their use, instead of older, simpler, inexpensive methods.»

The Housing Situation in the light of Social Attitudes, Article de Laurie Baker, publié dans Sciencereel, Trivandrum University, Trivandrum 1975

Travaillant surtout à petite échelle, pour des clients modestes —ayant en ligne de mire le logement du plus grand nombre—, il dessinait souvent sur place, ultime économie de moyens, inscrivant dans la terre l’empreinte future du bâti, directement pour les artisans. Cette exécution *In Situ* de l’esquisse brièvement dessinée est un exemple d’accomplissement de l’art comme processus, le chantier conçu non comme un fin mais pour l’expérience du chantier.

Contempteur engagé de l’inefficacité, voire de l’absurdité de l’usage contemporain des matériaux modernes en termes d’économie et de confort climatique, il construira pendant un quart de siècle près de mille maisons individuelles à bas coût pour la fondation COSTFORD, à Trivandrum, qu’il avait été appelé à diriger, en y appliquant les mêmes principes d’économie que dans le reste de sa pratique. Il contribuera à remettre au goût du jour l’appareillage dit « rat trap bond » (« du trou à rat »), laissant des aspérités communicantes au sein du mur tout en assurant sa stabilité, en faisant un mur ventilé dont la surface de contact du matériau avec l’air de la pièce est maximal, le climatisant. Il documentera cette technique —ainsi que d’autres pour la construction économique, se dédiant à tous les aspects : terrassements, mise en œuvre, forme générale, implantation, etc.— dans des petits fascicules à l’usage des constructeurs et des habitants distribués par la COSTFORD.

Ses appels à un soutien et des initiatives plus larges de la part du ministère du logement Indien resteront en revanche sans réponses, ses schémas d’applications étant sans doute trop éloigné des secteurs économiques majoritaires et centralisés. Bien que n’ayant pas véritablement enseigné —ses écrits ayant été rédigés à la fin de sa vie, comme un testament— il aura marqué une génération entière d’architectes Indiens, par

«And heal wounds and heal the scars that leave behind
A separation from the fam, segregation on the land
It was all part of the plan and the blood is on your hands
It’s all divide and conquer, colonize the slaughter
Stabbing at the heart through the backs of our grandfathers
Now we see the daughters that are disappearing quickly
See it through cracks while ignoring all the history»

A tribe Called Red, How I Feel,
Avec Northern Voice, Shad & Leonard Summer
We Are the Halluci Nation, 2017



15. Exemple d’habitations COSTFORD

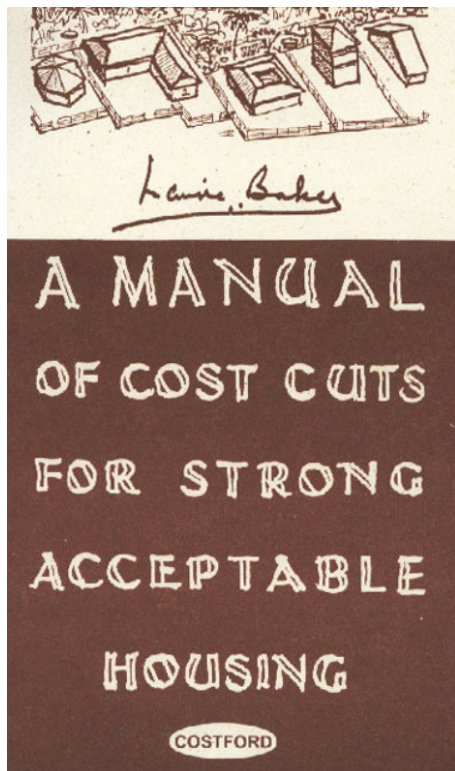


16. Campus of the Centre for Development studies, Thirvananthapuram, construction 1971, photo Vineet Radhakrishnan, 2017.

COSTFORD : Centre Of Science and Technology FOr Rural Development, est une organisation fondée en 1984 par L. Baker, C. Achutha Menon, Dr. R. Chandradutt & Dr. K. N. Raj, et qui s’applique à favoriser la construction du plus grand nombre dans une douzaine de localités. Continuant d’exercer dans la direction tracée par Baker, elle aurait à ce jour construit 15000 logements. (Wikipedia.en)

« An important factor in determining the character of a town is the living patterns and social habits of the people who inhabit it. Each community and settlement evolves its own special pattern of living, its own idea of culture and religion. Indeed, architecture is the way groups and communities use local materials to construct buildings which will beith the local hazards, natural features, climatic conditions and cultural, social and religious patterns. »

Architectural Anarchy, Laurie Baker,
The India Magazine, août 1984



17. Auteur Laurie Baker. Disponible, ainsi qu'une quinzaine d'autres, en libre-accès, téléchargeables par n'importe qui, sur son site web via celui de la COSTFORD.

Urbs : Locution Latine exprimant la ville comme centre d'activité et de décision, mènera à l'adjectif « Urbain »

la sobriété et l'économie donnée par des solutions simples et ancestrales, tout en ayant accompli une sorte d'œuvre totale, mais éphémère et léguée à ses habitants, car modeste et économique.

« However, the reason for their discontent, Baker felt, had more to do with the low-profit margins of such projects -this being naturally against the interests of a building establishment that looked to housing for profits rather than the urgency of shelter. When the Chief Engineer of the Public Works Department (PWD) visited the houses and was informed of their cost, he had exclaimed, « Our establishment fees for such a project would be more than the cost of these houses ! » »

Laurie Baker : Life, work, writings, P. 83, Gautam Bhatia

Ces deux figures, Ravéreau et Baker, sont nos premiers *désabusés de l'Empire*. Chacun, avec un certain mysticisme, aura cherché, par poesia et émotion chez le premier, par conviction politique et économique chez le second, à s'installer en marge de leurs sociétés et profession —où le travail est à faire, c'est là notre conviction. En s'intéressant directement et matériellement à la culture territoriale et climatique du lieu où ils se plaçaient, ils pratiquèrent une réelle discipline de terrain, certes plus prolifique chez Baker. Mais plus fort encore, ils ont su former, même de manière indirecte, leurs confrères plus jeunes et les artisans qu'ils ont fait travailler à une culture constructive propre au climat, laquelle leur a survécu, perpétuant une économie fortement agressée par l'économie de marché.

On pourrait arguer que l'éclatement du monde de travail (spécifiquement dans le monde de la construction, où le rôle de la sous-traitance est souvent pointée du doigt, bien que l'on ne souhaite pas évoquer ses causes : la concentration du travail dans de grandes structures économiques soumises plus fortement à l'économie de marché) rendrait leur expérience invalide dans l'urbs d'aujourd'hui. C'est ici que nous sert la leçon brillante d'André Ravéreau : appliquer les raisons de l'adobe au parpaing de ciment.

Nicolas John Habraken (né en 1928) est un architecte Hollandais. Universitaire et enseignant, il sera sollicité en 1965 par un groupe de confrères (certains déjà de grande renommée tels Jacob Bakema) pour diriger une fondation que les bureaux des-dits architectes financeraient, afin de trouver des clés de lecture théoriques et académiques pour la question du logement de masse. Nombre des membres du premier bureau de la SAR (Stichting Architecten Research), issus de grands cabinets, avait eu une participation active dans la reconstruction d'après guerre, dans les deux décennies précédentes³³. Des critiques de tout bord commençaient à fleurir sur l'urbanisme et le fonctionnalisme « moderne » des Urbs d'après-guerre. Aussi l'intention noble d'une fondation de recherche était déjà empreinte d'une part de culpabilité, et c'est également la raison pour laquelle elle fût dès ses premiers jours confiée à un confrère indépendant - puisqu'universitaire, sans pratique professionnelle, détaché des contingences administratives ou économiques.

Les recherches de la SAR ont vite montré le lien entre la préfabrication lourde (avec le manque d'adaptabilité et de flexibilité des logements obtenus caractéristique de cette technique) et la déconnexion des habitants à un contexte où ils n'avaient rien décidé. Le constat fait est que l'identité moderne d'un logement ne peut s'exprimer que dans les intérieurs, dans les meubles qui le composent —et on peut voir l'obsession de nos praticiens contemporains à dessiner jusqu'aux armoires et aux cuisines la volonté d'acquérir ce dernier bastion de résistance de l'utilisateur—, mais que ce constat est entièrement lié à la façon dont l'industrie de la construction s'est développée après-guerre, se focalisant sur la préfabrication lourde, aux murs de contreventement non-modifiables. Selon la SAR, revenir à la préfabrication légères des éléments permettrait d'atteindre la flexibilité voulue, à l'image de ce qui est fait au Japon.

« With value judgments driving all actions by agents, it is no surprising that almost all literature pertaining to build environment is judgmental, discussing what criteria to use, what to avoid, how to act wisely, how to ensure quality. This book will begin by

« Leadership was to be in the hands of a supervisory board, whose members were also the founders of the SAR. In June 1964 they asked an attorney, Pieter Sanders, to chair the board of the future foundation, because « we agreed that architects among themselves would never reach an accord on anything. »»

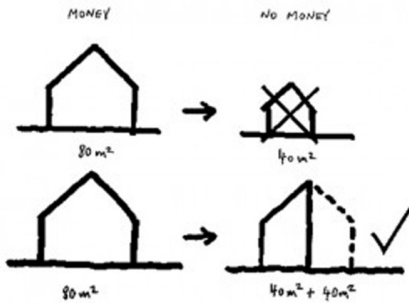
SAR board meeting, June 5, 1967, de
SAR Archive, box a8

« Walter Gropius had already foreseen the anachronistic implications of a ready-made building designed by a single architect for a specific client; he found the self-expression of such an architect socially inappropriate. He argued for the collaborative development of a standardized approach to housing, which was to be based on prefab components and systems. »

Koos Bosma, John Habraken and the SAR, NAI Pub., Rotterdam, 2001. Ch.1, p.75. Walter Gropius, Scope of Total Architecture, London 1956

« Habraken's analysis of postwar mass housing led to the argument to let the occupant reclaim his decisive position in the realization of both dwelling and housing environment and, in so doing, to offer him greater variety by reorganizing the building industry. The architect was to relinquish part of his traditional role in housing design and to take on other tasks instead. This complex and controversial transformation was aimed at what Habraken called the restoration of the « natural relationship between people and their homes. »

Koos Bosma, Housing For the Millions - John Habraken and the SAR, NAI Pub., Rotterdam, 2001. Ch.1, p.17.



18. Croquis attribué à l'architecte Chilien Edwin Harramoto (1932 - †2001), illustrant la conduite à préférer lorsque l'on manque de moyens.

withholding normative value judgment. To environmental professionals, such discipline does not come easily. In training and practice, professionals are expected to pass judgment all the time - to advocate what is best, to decide what is to be done. »

Palladio's Children, P. 10,

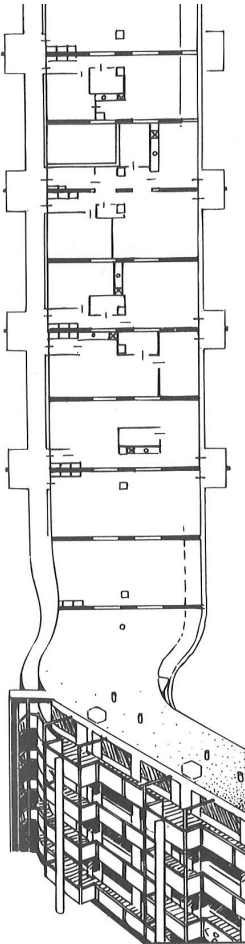
Introduction : Control and Form, N.J. Habraken, 2005

Pour que cette flexibilité soit atteinte, afin de pouvoir réduire ou agrandir les logements suivant le temps —finalité accompli sous une autre forme par Edwin Haramoto au Chili dans les années 70, forme que récupèrera Alejandro Aravena avec un opportunisme qui a payé, au travers d'une entreprise détenue par une firme pétrolière et une université privée catholique— il fallait confiner dans le plan les noyaux distributifs —escaliers, réseaux, etc.— puis distribuer dalles et porteurs suivant une grille stricte (que la SAR estimera idéale carrée de 30 centimètres³⁴), le reste de la surface étant louée en blanc suivant les besoins particuliers des utilisateurs - démarche alors déjà concrétisée par les constructions d'immeubles de bureaux, et qui se retrouve dans la conception de coopératives de logements modernes.

La question du réseau électrique et de son câblage est restée en suspens, et on peut voir un lien entre le grand investissement de la recherche Japonaise sur l'électricité sans fil et la grande modularité et flexibilité de leurs logements.

Mais donner un pouvoir de décision sur le sous-œuvre (nommé « infill » par la SAR, à charge de l'habitant, contrairement au « support », exprimant les fonctions structurelles et de réseau, à charge du promoteur) à l'habitant supposait changer une industrie, alors très axée sur la préfabrication lourde, en produisant ces plans « en blanc », et donc changer l'économie³⁵. C'est cette tâche à laquelle s'était déjà attaquée Frank Lloyd Wright avec son usonian Design, et il était donc admis que la production d'éléments modulables de constructions, variés, de luxe ou de matériaux différents supposait une industrie de la construction bien plus décentralisée, et plus variée elle-même, à l'image des multiples subjectivités de la société moderne.

C'est une des raisons qui firent qu'Habraken ne produira jamais d'image des support, la tâche revenant aux membres du bureau de la



19. Frans van des Werf, modèle de support pour le projet de Keyenburg, Rotterdam, 1984

SAR, implantés dans le milieu socio-économique, d'appliquer les recommandations de la SAR afin de pouvoir changer l'économie de la construction. Certains de ces membres construiront sur ce mode, mais l'inertie propre à l'administration et à l'industrie ne permettra pas à celui-ci de s'ériger en système concurrentiel au marché traditionnel du logement de masse. ³⁶

Néanmoins, ces principes sont toujours appliqués et défendus par les coopératives de logement et plus spécifiquement par les promoteurs de l'Open Building, dont les principes s'imposent de plus en plus au sein du marché de la construction (un dessin flexible et modulable, adaptable dans le temps, est aujourd'hui une garantie supplémentaire de soutien bancaire à un projet, quand il était hier une expérimentation dangereuse).

« Bakema then asked: « How can I apply that in practice ? Just for once, give us a good example of a support. » To which Habraken responded: « That's exactly what you have to do. » It was for this reason that the SAR wanted board members to carry out pilot projects.»

Housing for the Millions : John Habraken and the SAR,
P. 228 - 229, Dorine van Hoogstraten & Martijn Vos, 2000

On peut retrouver ces principes chez de nombreux contemporains, mais l'usage qu'il en est fait chez les architectes Anne Lacaton & Jean-Paul Vassal (associés avec Druot et Huttin) nous semble particulièrement pertinente. Préférant à la démolition la réhabilitation de logements, par respect pour une histoire —certes jeune— des quartiers, ils ont élaborés un système constructif modulable, empruntant les composants de la serre industrielle, par raison d'économie.

En donnant une nouvelle épaisseur, faite de verre et d'acier, à l'existant, ils atteignent l'objectif recherché par le secteur institutionnel (ce qui leur permet de remporter les concours) : l'assainissement énergétique des existants, avec un avantage considérable de chantier, qui est de ne pas déplacer les locataires, pour un coût bien inférieur à la démolition / reconstruction qui est jusqu'ici la démarche préférée de l'Etat et des offices HLM.

« The utopian character of those foreign structures, which would not be acceptable to the members of the Dutch establishment, is precisely the reason behind Habraken's decision not to design a support and to omit illustrations from his book. He wanted to use his ideal to change the direction of reality rather than with utopianism. »

Dorine van Hoogstraten, Housing For the Millions - John Habraken and the SAR, NAI Pub., Rotterdam, 2001. Ch.2, p.106.

Support, en. n, m. : Forme imaginée par la SAR pour constituer la première étape de la construction d'un ensemble de logements, laquelle comporterait la structure porteuse et les branchements possible aux différents réseaux.

Infill, en. n, m. : Forme imaginée par la SAR pour constituer la seconde étape de la construction d'un ensemble de logements, durant laquelle l'habitant placerait cloisonnements éventuels et équipements à raccorder au réseau.

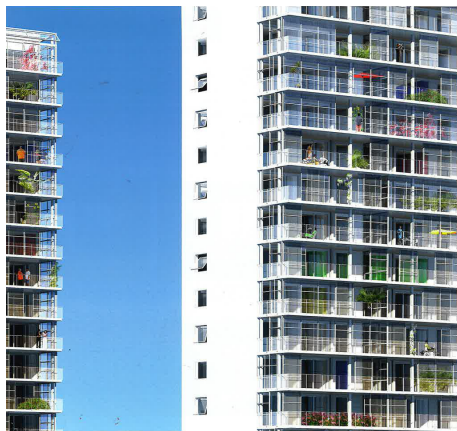
39



20. Le modèle de L&V : une approche de *support* de la rénovation ?

« Il ne sert à rien de les retaper un peu, de les badigeonner, de les enjoliver et de les remettre en circulation: c'est plus profond. On peut bien sûr les imploser. On a rétabli la peine de mort pour les bâtiments : debout, les yeux bandés on les foudroie en musique et en spectacle après les avoir vidés (les petits bulldozers courent dans les étages). Exécutés pour l'exemple. Les bâtiments s'effondrent dans eux-mêmes (comme des artistes...) en un petit tas. Quelques habitants pleurent. Il n'y avait pas plus d'architecte à la construction qu'à la démolition... »

Lucien Kroll, Tout est paysage, Sens & Tonka, Paris 2001 - p.21-22



21. Lacaton & Vassal. La singularisation des balcons suffit-elle à celle de l'habitat ?

« The post- prefix that defines Lacaton & Vassal's post-media architecture does not mean, as Lyotard noted with respect to post-modernism, a movement involving repetitions or flash backs. This is a process of « analysis », of « anamnesis », of « anamorphosis ». The ana- prefix, which signifies « over, again, against », expresses the real sense of « spacing » that characterizes the architecture of Lacaton & Vassal: an architecture which, through its mere presence, is an opposition to the trivialization of a generic city in expansion. »

Arnoldo Rivkin, Spacing - The post-media horizon of the work of Lacaton & Vassal , ELcroquis 177/178, 2015. p.47

Ils offrent également à bas coût de la surface supplémentaire aux logements, leur rendant une certaine liberté dans leur aménagement; mais plus encore, basée sur les composants de la serre industrielle, leur structure invite l'œil; elle invoque le monde végétal, et le pan de verre en façade permet à chacun de faire ce qu'il désire depuis longtemps : prononcer son foyer, pendre un drapeau, faire pousser des plantes ou y installer ses oiseaux, en soi proclamer au monde qu'ici habite une famille, un foyer ou un individu non réductible à la masse qui l'entoure, appropriation subjective contre l'homogénéisation aplanissante du monde.

« As architects we have our own intentions, but it is important to consider that the inhabitant performs a job after you It is a question of where to stop, where to finish the project, how much freedom you give the inhabitant. (...) If you give enough qualities and a range of capacity, then you provide maximum opportunities for everybody and the project will assume to be changed, transformed and re-appropriated. »

Anne Lacaton, ELcroquis 177/178, 2015, p.11

Conversation avec Cristina D. Moreno & Elfrén G.Grinda

Avec leur approche anarcho-libertaire s'inscrivant dans les économies de marché les plus strictes, Lacaton & Vassal, au cours de leur processus de conception, retardent le plus possible le passage au dessin, afin de garder la vision ouverte et d'inclure le plus grand nombre de contraintes de toutes sortes issues du site au processus de projet. C'est en donnant priorité à certaines de celles-ci qu'ils élaborent leur liberté dans la conception. Choissant des références exogènes, ils les confrontent au site du projet ³⁷, dans un exercice de sampling qui leur donne des clés pour les lectures comparées des objets pluriels.

Mais ce n'est pas seulement une question de retarder le processus de dessin : Lacaton&Vassal tiennent également à prêter une attention forte sur où arrêter le dessin et le projet, leur ambition étant de produire des actions simples au sein d'un monde complexe et surcodé (plutôt que de le surcoder une nouvelle fois par une action complexe) afin de faire profiter à tous ce qu'ils estiment luxe moderne : la vue, la lumière, l'extérieur, le volume; tout en laissant la marge la plus importante possible à l'appropriation future par les occupants des volumes, souvent laissés d'expression brute.

Tandis que la démarche d'Habraken était purement théorique et universitaire —de part son enseignement à Delft mais également au MIT— celle de Lacaton & Vassal réside dans la création d'un montage constructif et économique nouveau préférant la conservation à la destruction, même de biens pouvant être considéré de pauvre valeur. Restant dans l'ombre, N.J. Habraken a récemment publié *Palladio's Children* («Les enfants de Palladio», non traduit), essai où il exprime la schizophrénie de la pratique professionnelle, tiraillé entre l'invention d'Alberti, culte de la forme, et le disegno du vénitien Andrea Palladio, expression et réinterprétation d'une culture locale inscrite dans la matière.

Avec leur dessin industriel le plus neutre et le plus libre, faisant avec « ce et ceux qui sont déjà là »³⁸, Lacaton & Vassal suivent certainement de près le maître vénitien. On peut se demander si, à l'inverse d'une conception s'inspirant d'une image forte (du site, du client, d'une technique, d'un recours à l'histoire) imprimée au site, sorte de symbolisme objectif ou stylisme architectural, processus paranoïaque de défense, la conception de Lacaton&Vassal, holistique, prenant en compte de multiples images, serait un processus neutre, pluri-sujetif, processus d'ouverture au monde.

Leur succès économique est sans doute liée à la forte neutralité politique apparente de leurs projets, neutralité qui a toujours été le rempart de la SAR, fortement attaquée par les zéloteurs d'un modèle ou d'un autre en période de guerre froide. Les deux néanmoins, sans l'exprimer à travers leur processus de création (fictif ou réel), défendent une vision libertaire de l'appropriation, comme moyen de réconciliation de l'habitant du logement collectif avec son habitat et légitime « étape suivante » du projet d'aménagement.³⁹

« Such solemn trust is not exclusive to architecture - it applies to all professions. The impact of professional power on contemporary society is substantial. It is not always beneficial. Yet the topic of these essays is the substance of architecture as a discipline. I have thus contemplated the profession's disengagement from the field and its inevitable return in terms of necessity and skills rather than moral obligation: we need the field more than it needs us. »

N.J. Habraken, *Palladio's Children*, Taylor&Francis Gr., NY, 2005. p.157



22. L'appropriation des extensions.

« There are many voices, data, experts and clients with whom to start up conversations which arrive unexpectedly at a fascinating place. The ability to listen has now become a priceless value, and greatest recompense is certainly to be heard. L&V have been heard many times in their novel or anti-conventional proposals, although they may have more recollection for those who shut the door to dialogue with them. »

Juan Herreros, *Nothing exceptional*, ELcroquis 177/178, 2015. p.363

« Le renard connaît beaucoup de chose,
mais le hérisson connaît une grande
chose » -

Archiloque, 742 av. JC

« If we allow that life can be ruled
by a reason, the possibility of life is
destroyed »

Leon Tolstoï
War & Peace, Part I, Chap.1

« À l'instar de la médecine, la plus
petite substance architecturale devrait
être administrée à l'organisme pour
qu'il se trouve encouragé à s'archi-
tecter lui-même jusqu'à la guérison.
Pourtant l'architecte détermine tout
avec la plus grande angoisse et souffre
de la plus petite intervention laïque
comme d'une insulte à son droit person-
nel à la création... Maladivement... »

Lucien Kroll, Tout est paysage,
Sens&Tonka, Paris, 2001. p.77

« Il est absurde de construire encore
des « bétons » considérés unanimement
comme laids puis de visiter en troupe
les centres anciens qui affirment le
contraire ! Les touristes ne visitent
jamais les grands ensembles de loge-
ments, les architectes non plus ! »

Lucien Kroll, Tout est paysage,
Sens&Tonka, Paris, 2001. p.118

« La France : combien viendront la
visiter ?

Dans tous leurs guides touristiques
ils n'ont pas entouré nos cités »

Demi-Portion, Mon dico Vol.2, Artisan
du Bic, 2010

Molaire, adj.: qui se rapporte aux
grandes masses, c.f. Masse molaire,
grand nombre d'éléments similaires ou
assimilables.

Moléculaire, adj. : qui se rapporte à
de nombreux éléments distincts formant
organisme.

Monade, n, f : en métaphysique, renvoie
à l'unité suprême, la Monade, aussi bien
qu'à l'élément minimal, les monades
constitutifs d'une chose.

Agitateurs : Patrick Bouchain et Lucien Kroll

Le renard et le hérisson

Isaiah Berlin publie en 1986 l'essai dit « du hérisson et du renard »⁴⁰, où il tente de classer les penseurs modernes suivant deux catégories. Les Hérissons, tel Karl Marx, ne sauraient accepter la réalité, et rechercheraient une origine qui résoudrait chaque question, refusant les limites imposées par la société. Les Renards, tel Erasme, perçoivent la réalité dans sa multiplicité, croyant en une vérité unitaire. En somme, les premiers apprécieraient le monde et ses images selon une grande idée, tandis que les seconds selon une multiplicité d'idées.

Prenant Léon Tolstoï et sa relation à l'histoire comme exemple, l'auteur défend que celui-ci, dans Guerre et Paix, s'intéresse à l'intégration des histoires infinitésimales au sein du récit historique global⁴¹, mais a une approche anti-historique, alors fortement contestée, du récit de l'Histoire elle-même. Dans d'autres écrits, Tolstoï admet qu'il ne croit pas à l'histoire comme science, critiquant entre les lignes le Darwinisme social et ses conditions d'apparition. Croyant néanmoins à une humanité simple et humble, Tolstoï est pour Berlin un Renard avec l'idée du Hérisson. Cette métaphore animale nous semble également judicieuse pour analyser la pratique de professionnels, et nous la reprenons à notre compte ici.

Lucien Kroll (né en 1927) est un architecte et urbaniste Belge, essayiste, tenant atelier avec trois autres architectes et Simone Kroll, paysagiste. L'idée première qui motive l'action de L. Kroll n'est pas si éloignée de celle de son homologue nord-Américain F.L.W. : les grandes urbanisations d'après guerre sont aliénantes et le zoning qui y a été appliqué n'est qu'une chaîne de plus au pied du résident, détruisant le lien social. Mais tandis que F.L.W. se plaisait à rêver une transformation complète et profonde du paysage nord-américain de manière *molaire*, Kroll, par conviction écologique, estime qu'il faut s'attaquer aux choses du quotidien, déjà présente dans le paysage, dans une vision *moléculaire*. Il défend l'idée d'une architecture et d'un urbanisme fournis « homéopathiquement » à la population; architecture qui serait individuelle, représentant les *monades* d'une société.

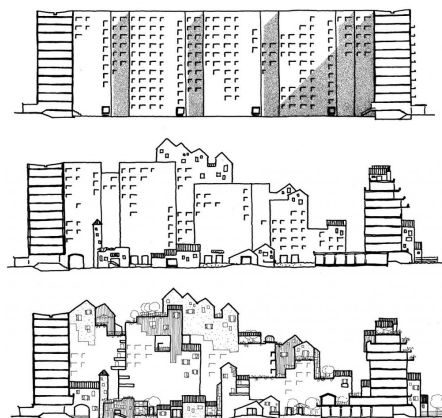
En portant une attaque forte contre le mouvement moderne (« il vaut mieux être contemporain que moderne ») et son fruit, une urbanité moderne malsaine (au sens littéral, dommageable pour la santé physiologique et mentale), l'Atelier Kroll dévoile son cheval de Troie, qui sera également son leitmotiv : la recherche d'une architecture saine, rendant sa part à la nature et cherchant à soigner la rupture sociale. Kroll, dès les prémices de sa pratique, développe une écoute attentive des clients et des utilisateurs. Pour le projet d'une usine de bière Kronembourg à Sélestat (France) en 1977, l'atelier étudiera la position des ouvriers aux divers postes de la chaîne, afin de pouvoir, en plus de proposer des meubles adaptés à ces positions, changer légèrement la forme très Tayloriste de la chaîne de travail, pour renforcer le contact visuel entre les ouvriers, gage de sécurité — par extension, de salubrité au travail.

Plus loin encore, dans de nombreux projets de réhabilitation de grands ensembles, l'atelier Kroll fera usage de grandes maquettes sur lesquelles interviendront les habitants, exprimant leurs désirs, attentes et nécessités personnelles, puis dégagant un consensus entre eux (l'atelier se chargeant ensuite de les traduire en dessin), méthode de cession de pouvoir décisionnaire encore vivante que j'ai pu voir à l'œuvre dans les re-qualifications des anciens bidonvilles chiliens. Pour ses projets de réhabilitation, Kroll envisageait souvent un dé-aménagement préalable à toute action, destruction partielle des blocs de logements, qu'il ne faut pas voir comme une dé-densification réactionnaire et nostalgique, les logements supprimés étant ré-implantés sous une autre forme sur le site (au-dessus, en dessous, à côté). Cette méthode lui permet de briser l'image homogène du bloc de logement afin de le subjectiviser, de lui donner une identité singulière.⁴²

Néanmoins, l'image volontairement faible, diverse, a pu empêcher de nombreux projets de s'accomplir, car rendant difficile l'accès de la démarche au soutien institutionnel ou de ses pairs (lesquels sont encore souvent zélés de la conception d'une image forte). Lors du projet de la Maison Médicale —la Mémé— à Louvain, les conflits entre l'administration du site et de l'université, d'une part, et les architectes et les étudiants qui travaillaient ensemble sur le projet, conduira à la rupture du contrat entre l'université et l'Architecte. Faut-il y voir une paranoïa des secteurs institutionnels, en place depuis un temps long, face à toute démarche exprimant une image temporaire et éphémère, laquelle vieillira mal, puisque n'étant pas destinée à vieillir, mais à se transformer ?

« Pour la première fois une architecture nouvelle, qui à chaque époque antérieure était réservée à la satisfaction des classes dominantes, se trouve directement destinée aux pauvres. La misère formelle et l'extension gigantesque de cette nouvelle expérience d'habitat proviennent ensemble de son caractère de masse, qui est impliqué à la fois par sa destination et par les conditions modernes de construction. La décision autoritaire, qui aménage abstraitement le territoire en territoire de l'abstraction, est évidemment au centre de ces conditions modernes de construction. La même architecture apparaît partout où commence l'industrialisation des pays à cet égard arriérés, comme terrain adéquat au nouveau genre d'existence sociale qu'il s'agit d'y implanter. »

Guy Debord, *La société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992, p.173-174



23. Lucien Kroll, Réhabilitation de logements préfabriqués, Berlin-Hellersdorf, Allemagne, 1994.

Ce n'est néanmoins pas la direction -vers les modèles «ouverts», à l'image de l'open Building ou l'open source- qu'a pris l'informatique, et son usage semble avoir changé radicalement la profession, maintenant que le dessin n'est plus un problème de temps, le logiciel l'exécutant rapidement; malgré cela on dessine plus.



24. Lucien Kroll, réhabilitation de ZUP de Perseigne, Alençon, France, 1978

Ayant vu naître le dessin informatique, Kroll voyait dans celui-ci un futur outil de conception collective, et développera très tôt des maquettes informatiques dans cette optique, attitude étrangement novatrice à une époque où des constructions des plus technologiques étaient encore mise en place à l'aide de moyens informatiques rudimentaires.

« Il n'y a pas d'édification sans dialogue avec ceux pour qui l'on construit, individus singuliers, communauté constituée par les membres de la famille ou les membres de la res publica. »

Alberti, L'art d'édifier, 1495

Trad. F. Choay, Le Seuil, Paris, 2004

Patrick Bouchain (né en 1945) est un maître d'œuvre et scénographe Français, qui fondera dans les années 80 avec l'architecte Loïc Julienne l'agence Construire, laquelle se proclame « foncièrement anti-conformiste »⁴³, considérant l'acte du chantier comme un processus culturel et ouvert au public, appliquant les principes de résidence et de permanence architecturale. Bouchain est l'auteur d'une anthologie concernant Lucien & Simone Kroll, et un promoteur de leurs idées; aussi il n'est pas étrange que l'architecture homéopathique des architectes-médecins des Kroll se traduise chez Bouchain par une permanence architecturale, à la manière de celle d'une pharmacie.

Le chantier lui-même chez Bouchain est organisé de manière communautaire, comprenant ses installations spécifiques et ses rites, événements cultivant le dialogue entre l'ouvrier et l'utilisateur. Par leur « remise en question constante des normes », l'agence Construire développe une architecture contestataire, qu'elle met en forme en faisant appel à un ensemble d'idées apparemment non liées, qui viennent supporter leur propos. Diversifiant leurs modes d'actions pour chaque projet, Construire s'attache à appliquer aucun modèle, solution face à l'aspect polymorphe du monde⁴⁴.

Par exemple, intéressé à la promotion du travail local et des petites entreprises, pour un projet de rénovation de soixante maisons à Boulogne-sur-mer pour le compte d'un office HLM, Construire passera autant d'appels d'offres, permettant de moduler ainsi au cas par cas, selon les besoins et les ressources de chacun, l'importance de l'intervention —résulte in fine une économie de projet et de moyens, même si ce n'était pas



25, 26. Après le Chantier de Boulogne s/mer, France, agence Construire, 2013.

le premier but visé; et cette économie permet que le support institutionnel accepte une méthode peu orthodoxe, faisant cas de chaque habitant, là où il était habitué à appliquer des solutions de masse menant à des économies d'échelle ⁴⁵.

Pour le Lieu Unique à Nantes, ils attribueront le 1% artistique à des artistes Maliens (du fait de la relation de la ville avec l'histoire du commerce esclavagiste) dans une optique d'un ancrage local; à Roubaix, ils développeront un pour-cent social (attribuant la gestion du « restaurant de chantier » et la gestion de l'accueil du public à un chômeur défavorisé); un pour-cent scientifique pour les Bains de Bègles (étudiant la question de la gestion de l'eau la plus écologique possible des piscines publiques), et cherchent à développer enfin un pour-cent destiné aux aînés (spécifiquement la mise en valeur de leur expérience) et un destiné à la formation des plus jeunes⁴⁶. Au-delà de l'évident optimisme de cette démarche, et de son aspect philanthropique, celle-ci démontre une volonté de pérenniser, non seulement en actes, mais dans les mémoires également, l'expérience éphémère du chantier, comme racine historique de l'identité de l'habitat.

C'est l'aspect expérimental du chantier, comme un laboratoire de la construction qui permet à Construire d'en faire un vrai chantier-école-expérience. Son rapport à la main, vue comme incontournable dans toute entreprise de construction, est mis en avant comme créateur de diversité ⁴⁷ ; sa promotion est assurée par le réalisme que derrière la pose du plus haut matériau technologique il y a la main (les développements récents « d'imprimantes à béton », niant tout travail manuel au *re aedificatoria* infirment quelque peu cet optimisme).

La défense de l'éphémère par Bouchain l'amène à plaider pour une œuvre « impersonnelle » qui garderait le dessin « ouvert » ⁴⁸, afin que l'usager puisse prendre ses droits. En terme de matérialité, cela se traduit souvent par un rendu non-fini, qui n'est pas étranger de certains travaux de contemporains (tels Lacaton & Vassal). Mais cette œuvre impersonnelle ne peut voir le jour si la forme est imposée de forme pyramidale; aussi le processus de dessin est différent. Nous rappelant les expériences de Ravéreau en ce sens, le dessin chez Bouchain cherche à exprimer le sens plutôt que la forme, pour inviter le non-prévu ⁴⁹ au processus, lequel s'invite au débat par la voix des professionnels de la construction ou celle des futurs utilisateurs, sollicités et confrontés à celui-ci. En ce



27. Centre Coréographique National, Construire, avec Loïc Julienne, Rillieux-la-Pape, 2006. *Architecture périphérique ?*

Jean Zay (1904 - †1944): Inventeur du concept du 1% culturel. Ministre radical de l'Education Nationale du gouvernement du front populaire de Léon Blum (1936), assassiné par la milice fasciste, défenseur entre autre de l'idée de perpétuité du droit moral d'auteur son œuvre. En plus d'être associé à la loi concernant le 1% culturel, il est aussi instigateur du Centre National de Recherche Scientifique (C.N.R.S.), de la haute école d'administration (ENA).

« *L'un d'eux, Jean Antoni, qui dirigeait une SA d'HLM [Société anonyme d'habitat à loyer modéré], m'avait dit en visitant une ZUP (Zone à urbaniser en priorité) plus agréable que d'autres : « c'est simple, j'ai gardé les concierges. C'est le relais indispensable entre l'office et les habitants. Et puis quelqu'un qui habite un logement vacant sur place coûte moins cher qu'un technicien de contrôle dans un bureau. » En fin de compte, c'est lui et son pragmatisme qui m'ont formé. »*

Pas de toit sans toi; Actes Sud, 2016.p.105 - Conversation entre Patrick Bouchain et Edith Hallauer



28. La ferme du bonheur de Roger-des-près, Nanterre, 1998

sens, l'architecture est subjective à chaque milieu où elle prends place ; et Bouchain en profite pour défendre un modèle d'organisation sociale, dans lequel la commune (au sein d'un réseau plus grands d'autres communes) est comme le nomade territorial de la communauté des Hommes au sens large, où l'actuelle défaillance de l'Etat central est vue comme une opportunité à saisir ⁵⁰, afin de refaire communauté.

Patrick Bouchain est également un pionnier de la transformation d'anciens espaces de production machinistes en espaces de production artistiques, conçus en lien étroit avec le public et les équipes administratives de ces lieux. Faisant de l'éphémère et du temporaire une réalité de notre temps, plus du côté de la tente que de la pyramide, mais homéopathique (et sans grande solution à la Frei Otto) L'agence Construire repose la question du faire ensemble — autorités incluses, comme une subversion.

Si Lucien Kroll nous semble un hérisson qui se conduit comme tel, Patrick Bouchain pourrait être vu comme un renard convaincu des idées du même hérisson. Leur approche est politiquement directe, traitant et nommant l'éphémère comme une réponse valable à la dérégulation spatio-temporelle des éléments fixes de notre société. Les deux auront accompli, avec une gestion plus ou moins facile du conflit, une redistribution de certains pouvoirs réservés au client vers un groupe politique d'utilisateurs, dont le consensus rend légitime l'action, même infime (sauf que cette action infime, puisqu'expression d'un nombre, prend poids).

Cette ruse de la confrontation d'idées multiples pour dégager un consensus est peut-être née d'un côté Kafkaïen de l'administration de l'Etat Français, à laquelle le secteur de la construction est fortement contraint, mais peut-être plus simplement d'un décalage de génération, la nouvelle n'étant plus faite à la révolution mais à la guérilla, réalisant que le combat frontal n'était pas propice ni au développement ni à la propagation de ses idées.

L'approche pirate, subversive, Hacking des codes en places pour les détourner en faveur de l'usage public, est bien plus contemporaine et prometteuse que celle qui s'attaque de front aux codes sus-dits. Depuis 2012, en promouvant « l'université foraine » ⁵¹, l'agence Construire poursuit une recherche appliquée sur les lieux libres d'affectation et les désirs d'appropriation par le public, ce qui nous amène à nos dernières figures.

« Alors que ces locaux étaient innocués, qu'on devait les murer, les gardiennner : cela coûtait encore plus cher de les maintenir vides ! C'est un monde de fou, on cherche des activités et on refuse d'accueillir celles qui sont là !

J'avais fait une autre proposition : la franchise sociale. Puisqu'on donne des terrains gratuitement à des entrepreneurs « structurants sur le plan économique » pendant deux ans, peut-on attribuer gratuitement un logement social pour deux ans à un couple qui s'aime ? Un jeune couple qui veut habiter ensemble pour s'aimer, c'est très « structurant sur le plan social ». On me prenait pour un fou. C'est incroyable comme s'aimer en ZUP est une chose à laquelle on ne pense pas. Tout cela est pourtant au cœur du logement social. Et ces choses ne sont pas difficiles à faire ; ce qui est difficile c'est de se mettre en état de les faire. »

Pas de toit sans toi; Réinventer l'habitat social
Patrick Bouchain, Actes Sud,
2016.p.105
Conversation entre Patrick Bouchain et
Edith Hallauer

« Le fait que le langage de la communication s'est perdu, voilà ce qu'exprime positivement le mouvement de décomposition moderne de tout art, son anéantissement formel. Ce que ce mouvement exprime négativement, c'est le fait qu'un langage commun doit être retrouvé (...), mais qu'il doit être retrouvé dans la praxis, qui rassemble en elle l'activité directe et son langage. Il s'agit de posséder effectivement la communauté du dialogue et le jeu avec le temps qui ont été représentés par l'œuvre poético - artistique. »

Guy Debord, La société du spectacle,
Gallimard, Paris, 1992.p.144

Berlin punk / Anarchie à l'italienne :
Urban Catalyst & Le Réseau des Territorialistes
Appropriation, Communs et temporalités

Klaus Overmeyer, Phillip Oswalt et Philip Misselwitz sont les trois cofondateurs du studio Urban Catalyst à Berlin en 2003, fondation effectuée après deux ans de travail de recherche internationale financée par l'Union Européenne, s'intéressant à l'occupation de friches par des parties de la population, formes apparemment désorganisées de regroupement social autour d'une idée commune.

Que cette démarche nous vienne de Berlin, ville des grandes destructions, du mouvement Punk et de celui de la Rave, d'anarchisme historique et de friches industrielles et militaires paraît naturel. Berlin est, malgré son statut retrouvé de capitale, une ville qui suite à sa destruction, a intégré ses marges à son tissu — ce qui cause aujourd'hui de nombreux conflits avec la gentrification en cours ou les grands projets de promotion immobilière, telle la « Mediaspree »⁵², vu comme destructeurs au sein d'un espace globalement libre, mais occupé dans tous ses éléments.

Ces zones délaissées des pouvoirs économiques et administratifs acquièrent ici une réalité tangible : immeubles voués à la destruction, abandonnés mais squattés par les franges les plus vulnérables de la société (migrants, chômeurs, toxicomanes), terrains vagues changés en champ de tournesol, industries abandonnées occupées par des créatifs... pour se rendre compte de l'ampleur du phénomène alternatif à Berlin, il suffit de s'y rendre dans Google street : quasiment chaque façade floutée l'a été du fait de la demande de ses occupants, et les quartiers non-institutionnels en regorgent.

L'ouvrage présente une vingtaine de cas d'études, illustrant une dizaine de typologies (S'y tenir, Flux libre, Impulser, Consolider, Co-exister, Parasiter, Pionier, Subversion, Déplacement) et six stratégies⁵³ (Permettre, Initier, Réclamer, Guider, Formaliser, Exploiter). Il s'agit d'une réflexion théorique large sur les systèmes économiques de contrôle foncier, et sur l'incidence des opérations d'usage temporaire, qui mènent souvent et paradoxalement à une augmentation du loyer moyen du quartier par l'attractivité qu'elles suscitent.



29. La ferme du bonheur de Roger-des-près, Nanterre, 1998

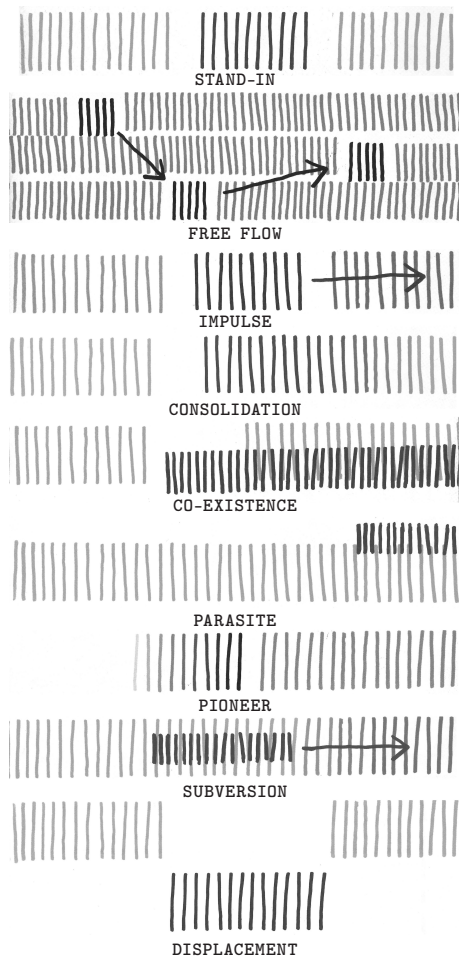
« La guerre nous a redonné la terre dans la ville; au lieu de la retenir on l'a violente plus qu'avant. Faudra-t-il déclencher une nouvelle guerre, plus atroce encore ? La terre se vengera, et lorsque la terre, sans doute très bientôt, se révoltera, je n'aurai rien pu y faire. En 1920, il était nécessaire de niveler le trottoir et les murs des maisons, mais en 1957 c'est une folie que je ne comprends pas. Les bombes jetées en 1943 furent de parfaits et automatiques préceptes formels, la ligne droite et ses productions vides devaient être écrasées et pilonnées, elles le furent d'ailleurs. »

47

Mes yeux sont fatigués, Manifeste, F. Hundertwasser, 1957



30. Activité temporaire dans le cadre du «Volkspalast festival» : Raumlabor group of architects conçoit une mare, approuvée par les autorités comme «mare de combat contre le feu», Berlin, 2004



31. Graphiques représentant les différents modes d'appropriation selon leur temporalité et leur relation à la norme. Urban Catalyst, DOM 2013 pgs. 35-51

Deus ex Machina : Locution venue de l'exercice théâtral décrivant un « événement miraculeux » dénouant le fil de l'histoire, impliquant souvent le Héros principal.

Polis : Locution Grecque antique exprimant (transmise au latin), entre autre, une entité physique, site liant la ville et son écosystème.

Mais ce paradoxe est également la plus grande force en défense des projets temporaires : une mairie, une entreprise peut être intéressée à l'installation gratuite de telles activités sur leur terrain en vue, à terme, d'en obtenir un meilleur prix; tandis que les citoyens y acquièrent temporairement un espace d'expression public et un outil de promotion économique, permettant l'installation de micro-entreprises qui n'auraient pas trouvé de locaux abordables au sein du marché institutionnel.

Ainsi l'appropriation peut se dérouler selon une part plus ou moins grande de coopérations entre acteurs économiques majoritaires et minoritaires. Urban Catalyst a le mérite de pointer du doigt une ressource faiblement sollicitée par notre société : la cohorte des esclaves du « temps-libre » : retraités, mères de famille, enfants et adolescents, étudiants, chômeurs, objecteurs de croissance, sans-abris ou émigrés sans travail. Leur constat est que leur implication dans les projets temporaires est bien supérieure à celle de la part de la population « active », et que suivant la force de leur organisation, ils sont capable de mener les projets eux-mêmes, déployant une grande force de travail, en leur donnant par l'utilité de leur action dignité et fierté, valeurs difficilement chiffrables. ⁵⁴

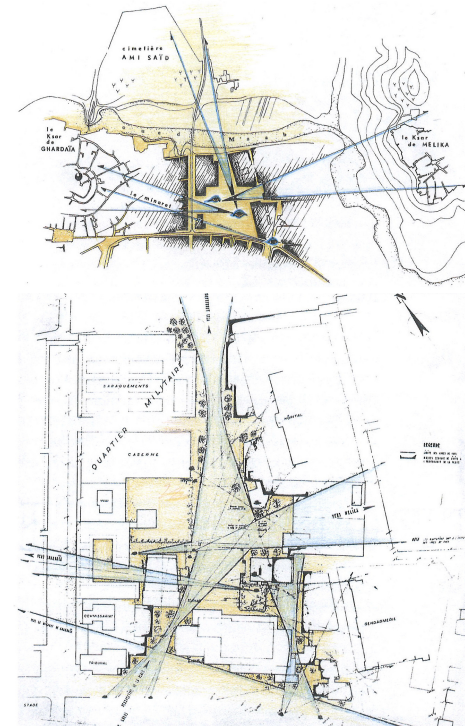
Pour leur travail, le groupe U.C. a analysé les projets suivant leur légitimation dans le droit de la propriété, les coûts qu'ils engendrent et les profits qu'ils réalisent, ou encore suivant leurs modes de naissance, d'établissement et de permanence. U.C. propose une nouvelle manière d'échelonner le projet urbain, en redonnant à l'appropriation citoyenne sa temporalité, certes éphémère, mais idéalement sans cesse recrée en d'autres lieux. L'ambition poursuivie par le groupe Urban Catalyst révèle une vision plus large, où l'Urbain ne saurait s'établir Deus ex Machina, mais sur la base d'une expression sans cesse négociée entre la société civile et les secteurs institutionnels (politique, économique) de la polis ⁵⁵. Car il est clair que l'on ne saurait quitter toute représentation institutionnelle au pouvoir municipal et économique (les deux entretenant de plus des liens forts) ; ceux-ci en ont besoin pour asseoir leur pouvoir ou justifier leur impôt, à travers les bâtiments publics, les sièges des sociétés ou les infrastructures du divertissement normalisé. En revanche, cette représentation institutionnelle doit être continuellement discutée et négociée, sans quoi il n'y a pas de démocratie ; le phénomène des Z.A.D. en France illustre bien cette volonté de la société civile de provoquer le dialogue, par l'occupation.

Cette expression spontanée, volontaire, et expressive des désirs de la société civile est également dans la ligne de mire d'un autre groupe de théoriciens, *la societa dei territorialisti - ONLUSS* (SdT), fondée en 2010 à Florence. Composée d'urbanistes, de géographes, d'historiens, d'économistes, d'anthropologues, de sociologues, d'agronomes et d'architectes, les buts qu'elle recherche —la valorisation du patrimoine comme bien commun— bien qu'à une autre échelle, reflètent les mêmes préoccupations que les U.C.: comment rendre à la communauté —ici celle de la région, là, celle du quartier— le sentiment qu'un certain nombre d'espace —notamment le vide— sont siens, et qu'elle a le pouvoir d'en faire ce qu'elle désire.

La mise en avant de la gouvernance territoriale et de l'autosuffisance nous renvoie un drôle d'écho de l'auto-gestion (bien qu'aidée) défendue par Urban Catalyst et des revendications autonomistes et indépendantistes aujourd'hui (Nouméa, Catalogne, Ecosse, etc.). Son développement à suscité la création d'un Réseau affilié, mais indépendant, en France, le Réseau Français des Territorialistes. On peut lire en transparence les principes clés de ces très jeunes formations dans les enseignements écrits d'Alberto Magnaghi, fondateur et actuel président de la SdT, ou dans ceux de Françoise Choay, Urbaniste, universitaire et promotrice de ces idées en France. En outre, un parallèle direct peut déjà être tracé avec U.C. dans la mesure où le premier ouvrage publié par la SdT concerne les processus d'appropriation urbaine (*Pratiche insorgenti e riappropriazione della città*, Carlo Cellamare & Enza Scandurra, SdT Edizioni, 2016).

Françoise Choay (née en 1925) est historienne et théoricienne des formes urbaines. Ayant suivi des études de philosophie, elle livre dans *Pour une anthropologie de l'espace* (2006), recueil des divers articles qu'elle a publiés au cours de la post-modernité. Ce faisant, elle témoigne de l'évolution de son point de vue sur la question moderne, en relation avec celle du monde. Cela commence avec la prise de conscience de la fin des concepts de ville et campagne comme entités discrètes⁵⁶, combiné à une patrimonialisation des centres historiques, en accélérant la faillite malgré le support mémoriel qu'ils constituent (non seulement d'un mode de construction, mais de toute une culture edificatrice, mode d'appropriation d'un lieu et d'intégration dans une communauté).⁵⁷ Cet exemple du patrimoine est pour Choay une facette du « problème anthropologique de différenciation face à la globalisation », qui s'expierait dans le projet local et la réappropriation par l'usage et la pratique des patrimoines locaux⁵⁸.

Z.A.D., n.comp., f : Zone à Défendre. Néologisme né de l'occupation de terres, en France, comme manifestation populaire du désaccord envers l'établissement d'un projet.



49



32, 33, 34. Plan masse de Gardhaïa, plan de la place du champ de manœuvre (en marge de laquelle s'implantera la poste), Ravèreau et Lauwers à la planche à dessin. André Ravèreau, déjà Territorialiste ?

« Le bien commun territoire construit en chaque lieu par ses habitants de génération en génération avec ses particularités identitaires et paysagères et sa spécificité historique est indivisible autant que le lieu est un, unique au monde.

Considérer comme telle cette unicité du lieu sollicite une vision holistique, intégrée des savoirs et des actions qui concourent à l'auto-soutenabilité de la biorégion urbaine et à la production sociale de ses paysages. »

A. Magnaghi, La biorégion Urbain, Ete-
rotopia France, Rhizome, Paris 2014.
p.155

« Dans ce processus, la connaissance scientifique du territoire tire ses provisions dans la connaissance des modes de vie locaux et se présente avant tout comme un travail d'archéologie active des lieux ensevelis: une enquête en profondeur de leur identité de longue durée, de leurs morphotypes persistants, de leurs règles génératives, reproductives, transformatives. Ces règles sont aujourd'hui essentielles pour soigner le milieu de vie de l'homme face à l'incertitude du changement global. »

A. Magnaghi, La biorégion Urbain, Ete-
rotopia France, Rhizome, Paris 2014.
p.61

« Lascars et l'asphalte c'est un mariage forcé
La justice les ignore seulement quand ils veulent divorcer
Dans ma cité y a un lycée un collège un supermarché, tout ce qu'il faut
Pour pas que j'aie à foutre un pied en dehors du ghetto »

AL - Les frontières du Béton -
High-tech & Primitif, 2008

Cet aménagement local apporte une valeur anthropologique fondamentale et non-monayable⁵⁹ qui vient enrichir le territoire. Constatant la résilience des systèmes conservateurs de la ville à travers son système juridique, elle propose de s'attaquer à celui-ci⁶⁰, rejoignant une approche qui nous rappelle celle de P. Bouchain.

Dans son ouvrage La conscience du Lieu (2017), Alberto Magnaghi (né en 1941) reprends l'analogie de l'opération médicale et celle de projet, préconisant ne pas guérir mais prévenir quelque maladie ; « d'avoir soin » du territoire, au lieu « d'en prendre soin »⁶¹, différence mise en avant par Heidegger : prendre soin suppose dominance sur l'autre (et dépendance du soigné), tandis qu'avoir soin suppose reconnaître l'autre. La rhétorique du soin renvoie l'image d'une société pessimiste, malade, forçant sur les symptômes, tandis que celle « d'avoir soin » mets en avant les aspects positifs. Pour Magnaghi, le territoire a une valeur Incrémentielle, obtenant une valeur patrimoniale ajoutée, positive ou négative suivant les soins historiques portés.

Il voit dans les épisodes politiques récents, notamment les re-découpages régionaux comme donnant plus de pouvoirs à des grandes régions, l'apparition d'une bio-région Urbaine, naissance d'un réseau de villes dialoguant avec leurs territoires se chevauchant.⁶² Celle-ci fait s'inspirer notamment des concepts de la « section de la vallée » de Patrick Geddes et la « région de communauté urbaine » de Lewis Mumford. Il mets également en garde que ces réformes sont favorables à la centralisation dans des métropoles régionales, dont il voit le pouvoir balancé par le polycentrisme⁶³. À l'image de la commune pour Bouchain, le programme territorial a une ambition claire : il décrit un kaléidoscope* de lieux fédérés par le bas, mondialisation des petits qui donnera naissance à une *nouvelle civilisation hydraulique*⁶⁴.

Pour ce constat, Magnaghi s'appuie sur le contre-exode de la néo-agriculture⁶⁵, comme une rétro-innovation de pratiques locales (*molécules* ici encore), développant les circuits-courts⁶⁶ et faisant émerger une conscience de vallée*. Les néo-agriculteurs, dans certaines régions d'Italie et de France, forment aujourd'hui le nombre majoritaire des agriculteurs au sein de leur chambre de commerce. Dissociant le « bien public », dont l'autorité peut détourner l'usage afin d'en retirer du profit (témoins aujourd'hui de nombreux musées, mais également les Eglises) d'un « bien commun », libre de toute aliénation commerciale⁶⁷, qui est à re-identifier et à développer. Selon Magnaghi, la re-territorialisation à livrer passe par

un travail « d'archéologie active » enquêtant sur les résiliences, les permanences sur territoire, *praxis* territoriale et attentionnée.

Ces deux groupes auront produit, à quelques années d'écart, une analyse suivant les codes traditionnels des disciplines *géotechniques* qui les concernent (architecture, socio-économie et urbanisme chez U.C., géographie, urbanisme et anthropologie chez la SdT), menant à une conclusion similaire : l'identité, le sens et la dynamique d'une communauté vient de son usage de l'espace — à l'échelle urbaine pour U.C., territoriale pour la SdT— et que son appropriation pour en recréer des communs permettrait de retisser le lien entre des sociétés dé-territorialisées et des moyens de production effectifs dont elles ont été coupées. Si il s'agit pour la SdT de la ré-exploitation du paysage agricole, hydrique et du secteur secondaire, ce sera chez U.C. une réponse économique aux villes (ou quartiers) en décroissance par l'occupation des lieux sans affectation —que l'on peut voir à l'œuvre dans l'évolution récente de la ville de Détroit aux Etats-Unis—, mais dans les deux cas, ce changement de paradigme exprime une re-territorialisation, s'appuyant sur la mémoire, l'identité et les noyaux productifs du lieu.

forme de conclusion

*« J'ai failli faire mes adieux,
on m'a crucifié salement
On ne fera pas mieux que nos aïeux
On fera juste différemment »*

Paco - 13ème mois - Paco-Errant, 2014

Les figures présentées précédemment ne forment pas une liste exhaustive. Il a été choisi de se concentrer sur des professionnels reconnus par leurs pairs afin d'établir une généalogie de ces pratiques de projet —mettant de côté les expériences politiques passées, Fourriérismes, Saint-simonismes, se concentrant sur la modernité tardive, en Occident. Un regard devrait être porté à des marges plus radicales encore de notre société-monde, qu'illustre les travaux de João Filgueiras Lima (dit Lélé) au Brésil, de Carin Smuth en Afrique du sud, de Yasmeen Lari au Pakistan ou de Santiago Cirugeda en Espagne, par exemple; néanmoins l'extrême pauvreté qui prévaut dans les environnements d'intervention de ces professionnels laisse la plupart du public d'un occident fatigué de sa propre opulence sans point de référence lui permettant de comprendre l'universalité de leurs pratiques.

Géotechnique, n, m : Neologisme introduit par Patrick Geddes décrivant l'étude permettant à l'être humain d'habiter pleinement la terre, autrement dit celle de ses propres conditions de subsistance.

« Ce «retour au territoire» n'a rien de répétitif ni de nostalgique. Le retour n'est pas un retour au passé, mais un retour à la construction des futures conditions de vie sur terre. Il passe par un processus de reterritorialisation qui est nécessaire pour que chaque communauté locale se constitue elle-même, en réinterprétant le patrimoine de son territoire selon sa propre médiance culturelle innovante et en partant à la reconquête des relations de co-évolution entre ses établissements humains et son milieu ambiant. »

A. Magnaghi, La biorégion Urbain, Eterotopia France, Rhizome, Paris 2014.
p.51

« Et je pense que ces deux dernières révolutions sont terminées et qu'elles ont fait leur chemin - la révolution contre la faim et la révolution pour la liberté et malgré cela rien plus ne fonctionne. Et ce qui commence maintenant, c'est un asservissement pire que ce que nous avons connu jusqu'à présent.

La prochaine révolution verra les hommes se révolter contre ces choses droites et contre cette confection dont même la machine ne veut pas. Car il m'est apparu il y a trois jours que la machine elle-même ne veut pas qu'on l'utilise constamment pour produire à la chaîne. »

Discours « dans le nu » (Nacktrede) pour le droit à la troisième peau, F. Hunderwasser, Munich, 1967

« *Architects now aspire to become eponymous heroes and household names. But that ambition, by its very universality, has proven illusory. Any grouping defies the culture of individual expression: how many architects would aspire to inclusion in a style defined by another ?* »

N.J. Habraken, *Palladio's Children*,
Taylor&Francis Gr., NY, 2005. p.27

« *The field has continuity:
Merge with it and others will join you.
Because the field has continuity :
No job is large or small : all that
you do adds to the field.*

Be hospitable to those after you:
*Give structure as well as form.
The more you seek to continue what
was done by others, the more you
will be recognized for it: The more
others will continue what you did.*

Forget self-expression:
*It is a delusion. Whatever you do
will be recognized as your expres-
sion; don't give it a second thou-
ght.* »

N.J. Habraken, *Palladio's Children*,
Taylor&Francis Gr., NY, 2005. p.181

« *Habiter est le trait fondamental de l'être (Sein) en conformité duquel les mortels sont. Peut-être, en essayant de réfléchir à l'habiter et au bâtir, mettons-nous un peu mieux en lumière que le bâtir fait partie de l'habiter et comment il reçoit de lui son être (Wesen). Le gain serait déjà suffisant, si habiter et bâtir prenaient place parmi les choses qui méritent qu'on interroge (à leur sujet) et demeuraient ainsi de celles qui méritent qu'on y pense.*

(...)

La véritable crise de l'habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter.»

Martin Heidegger,
Vorträge und Aufsätze, Pfullingen,
1954 Trad. F. Choay

Du reste, les pratiques, ici ou ailleurs, sont similaires, et pourraient se résumer au leitmotiv choisi par Lacaton & Druot pour leur atelier à l'epfl en 2017 : « What and who is already there ». De Frank Lloyd Wright à Urban Catalyst, nous voyons dans l'approche la même quête d'une re-territorialisation (c'est à dire la reprise du dialogue et de l'échange entre l'habitant et son milieu), d'une nouvelle singularité, de l'expression des multiples subjectivités de nos sociétés. Si le but exprimé par ces praticiens est différent — recherche d'un mode de vie indépendant et simplifié chez Frank Lloyd Wright, d'une vérité économique-constructive et climatique chez Laurie Baker et André Ravéreau, de la liberté donnée plus large possible à l'habitant par le dessin ouvert pour la S.A.R. et Lacaton&Vassal, de la reconquête du pouvoir d'expression du citoyen au sein de la polis chez Lucien Kroll et Patrick Bouchain, ou encore de la valorisation d'un espace par son appropriation populaire chez Urban Catalyst ou la Société des Territorialistes — les méthodes utilisées expriment de curieuses similitudes.

Dans tous les cas, l'attention est portée à des méthodes de construction économiques et locaux (même le modèle économique théorique de la S.A.R. suppose une décentralisation des moyens de production), visant à rendre à l'occupant, sinon le pouvoir sur les aménagements prévus (par la concertation et la participation), du moins la liberté maximale dans l'aménagement futur de l'espace (en dessinant moins, laissant l'espace à l'appropriation). Là encore, l'exercice pratique de ces méthodes a changé suivant les époques, les lieux et les hommes, les moyens mis en œuvre étant locaux. Mais, mis à part chez N.J. Habraken (lequel n'a jamais exercé), le chantier est conçu comme un enseignement, du moins à l'adresse du corps socio-professionnel de la construction, au plus à la population de la polis toute entière : l'exemple des usonian house de F.L. Wright aura un impact très fort aux Etats-Unis.

À l'heure où ces approches (microbiennes, comme les auraient qualifiés M. De Certeau) de la profession sont connues, que leur enseignement commence à porter ses fruits, on serait intéressé à chercher les conditions, les environnements les plus hospitaliers à leur application. L'intuition de Urban Catalyst concernant les espaces périurbains, en marges des secteurs majoritaires, développant leur potentiel économique et de cohésion sociale nous semble judicieuse, au regard de la part croissante que ceux-ci ont dans la culture et les arts populaires contemporains occidentaux, à l'époque de la post-industrialisation.

“All paper money is gone
Confused scholars can't interpret our scrolls
Your sky has holes
We know the young is old” (*)

ou
l'importance de l'expression populaire de l'art



*Image tirée du Vidéoclip
Tous les problèmes du monde, AL, 2012
Réal. Tcho/antidote*

“La théorie critique doit se communiquer dans son propre langage. C'est le langage de la contradiction, qui doit être dialectique dans sa forme comme il l'est dans son contenu. Il est critique de la totalité et critique historique. Il n'est pas un « degré zéro de l'écriture » mais son renversement. Il n'est pas une négation du style, mais le style de la négation.”

“Et merde, peu importe qu'on m'ait promis la corde
Moi j'ai ordre de survivre, ne soyez pas surpris
Ne pas finir comme un *schlag* entre ces putain de murs gris”

Guy Debord
La société du spectacle, 1992
p. 204

Le Bavar, En vente libre
Du cœur à l'outrage, la Rumeur
2007

(*) : *Jessica Care Moore, The Outcome*

Nastradamus, 1999

Produit par Nas

« L'ergothérapie artistique est fondamentale. La plus haute valeur doit être accordée à la céramique. L'art, ça soigne. Il n'y a pas assez d'art dans notre vie. Moi, par exemple, j'ai un cousin qui est représentant. Et bien, il joue de la flûte à bec. Ça donne des satisfactions, vous pouvez pas savoir. »

Le psychiatre apostat, Maurice Paillot, dans *Recherches*, Spécial programmation : Architecture & Psychiatrie, p.268
06.1967

« Plus que le vice, dit Proust, inquiètent la folie et son innocence. Si la schizophrénie, c'est l'univers, le grand artiste est bien celui qui franchit le mur schizophrénique et atteint la patrie inconnue, là où il n'est plus d'aucune temps, d'aucun milieu, d'aucune école. »

Gilles Deleuze, Felix Guattari, L'anti-œdipe I : Capitalisme et Schizophrénie
P. 84-85, 1972

54 « Que personne n'imagine que nous rencontrons la vraie folie, pas plus que nous ne sommes vraiment sains d'esprit. la folie à laquelle nous avons affaire chez nos malades est un déguisement grossier, un faux-semblant, une caricature grotesque de ce que pourrait être la guérison naturelle de cette étrange intégration. La vraie santé mentale implique d'une manière ou d'une autre la dissolution de l'ego normal... »

Ronald Laing, La politique de l'expérience, pages 89, 93, 96 & 100, 1969

« Supprimez partiellement ou modifiez dans leur direction, leur orientation, leur forme, leur aspect, ces maisons, ces rues, ces passages ou changez seulement la place qu'ils occupent l'un par rapport à l'autre. Les pierres et les matériaux ne vous résisteront pas. Mais les groupes résisteront, et, en eux c'est à la résistance même sinon des pierres, du moins de leurs agencements anciens que vous vous heurterez. »

Maurice Halbwachs

La globalisation et l'homogénéisation de nos sociétés, si elle a lissé nos cultures dans des référents globaux, a étrangement donné naissance à nombre de cultures hybrides ou chimériques. Ainsi en est-il de l'Architecture en Europe occidentale, qui a plus ou moins suivi le modèle techno-scientifique mené par le Etats-Unis, d'une part, mais qui continue de re-subjectiviser des méthodes constructives ancestrales à l'aune de la modernité, d'autre part. Mais l'attention contemporaine à ne produire aucune attitude répressive, libérée, promotrice du *«laisser-faire»*, pourrait faire des digressions de l'espace, des tactiques et des ruses qui s'y construisent, la matière première du projet. Si l'architecture et l'urbanisme donnent forme au territoire, ces détournements se l'approprient, l'intègrent dans un récit ; c'est une reprise en main active de l'histoire du lieu par ses occupants.

Les constructions périphériques d'après-guerre ont été conçues sans autre discours que celui d'absorber les bidonvilles suburbains (et de prévenir la création de futurs bidonvilles). Le simple nom de la *Cité des Quatre Mille logements*, dessinée par Clément Tambuté et Henri Delacroix à La Courneuve, illustre parfaitement cette réduction symbolique du quartier à sa seule fonction. La position même de la cité périphérique au sein de l'infrastructure urbaine en fait un *ban-lieu*, lieu banni *hors-les-murs*, tenu à distance par les ceintures autoroutières et les zones industrielles, et dont la communication avec le centre est régulée par le coût élevé des transports publics. Cette absence d'identité fonde l'état d'exception des périphéries (ou *Etat-polidence*, mélange étrange d'Etat-policier et d'Etat-providence), et justifie l'économie de dessin et matériaux de construction présents dans ses projets architecturaux, eux aussi dénués de discours sensible.

Les usages détournés de l'espace public peuvent, et doivent être lus comme une énonciation de celui-ci sous différents registres, de la *poesia* à la revendication politique. L'identité du lieu s'y construit bien plus que dans les usages prédéfinis. En s'appropriant l'espace, les habitants peuvent ainsi s'émanciper des assignations qu'impose le plan urbain et des stigmates qui l'accompagnent, à l'image du carnaval de Salvador de Bahia, au départ improvisé, qui a grandement participé à revaloriser des quartiers ségrégatifs en milieu culturel métisse. Ces énonciations quotidiennes construisent la mémoire collective, donnent vie au lieu, mettent en lien les individus et l'espace. Leur grammaire est celle de l'attachement ; ni domination de l'individu sur l'objet, ni domination de l'objet sur l'individu, ni situé dans l'individu, ni dans le monde extérieur, l'attachement est ici *l'espace transitionnel d'expérience*.

Les mouvements Hip-Hop font par excellence partie de ces discours sur l'espace. Nés aux Etats-Unis dans des environnements en marge des marchés économiques, délaissés des administrations, ils sont nés comme moyens d'appropriation, de dialogue et d'expression : de l'espace public, du corps, de la langue. La société moderne est coutumière, depuis le XXème siècle, à travers ses violents mouvements sociaux, de la peinture - ou *vandalisme* - murale, des cafés-théâtres où des chanteurs à textes et des poètes populaires, parfois des tribuns, animent des foules, mais nul mouvement culturel d'après guerre n'a su les mettre en valeur comme l'a fait le Hip-Hop. Aujourd'hui celui-ci est un phénomène culturel global, sans frontière socio-économique (l'Asie, dernier continent à avoir été touché par le phénomène, le développe à grand pas); l'*Art de Rue* est devenu un référent commun à de nombreuses générations, qui arrivent à lire derrière les tags, quelle que soit la langue dans laquelle leurs auteurs s'expriment.

L'ampleur de sa diffusion pointe du doigt la généralisation de la condition périurbaine dans le monde, et l'urgence de sa transformation. Le rap conte les stigmates du lieu, les critique, les scande, les analyse. Il en propose une expertise critique et les revalorise en force culturelle ; il en fait un bien (ou un mal) commun. Récupéré par l'*industrie du disque* comme produit à marge bénéficiaire (favorisant les messages mortuaires basés sur la glorification de la violence et de l'illicite afin de tirer plus de marges, en quittant tout *message contestataire ou réflexif*), le rap est devenu un *marché global*. Mais au-delà, sourdement, s'est organisé, en réaction, un marché alternatif, fidèle aux valeurs d'origine du mouvement. Celui-ci est le fait d'artistes indépendants, auto-produits et locaux.

Sa voix relaie la *poesia* qui naît dans le quartier, exprimant les économies informelles, la solidarité de voisinage, l'occupation des places et lieux, tout ce qui naît en marge du discours hégémonique (ou de l'hégémonie de l'absence de discours). Sa *réussite culturelle populaire* (puisque sa *réussite économique*, à l'image de celle du football par exemple, a été accaparée par d'autres) dévoile la capacité des marges à produire du lien social et des formes hybrides d'identité et d'usages. Espaces-tampons et vides deviennent support de l'appropriation, où s'exerce une *ritualité des marges* n'ayant plus à prouver son potentiel créatif.

C'est dans les marges du savoir qu'a émergé l'École pythagoricienne en Grèce antique, c'est aussi dans les marges académiques que la critique du Structuralisme à pu se fixer à la fin des années 60. Les marges cristallisent à la fois une grande capacité d'observation du dedans, et une liberté normative et créative importante. C'est donc dans l'investissement

« J'fais pas la victime d'ailleurs
y'a pire ailleurs
là ou des p'tits killent
ouais dites moi y'a qui qui
vit pire qu'un pays en guerre
au fond t'es quand même bien
dans ce pays en dette
En acceptant le destin
quoi qu'il se passe, c'est positif
chaque jour qui passe est une épreuve
face au litige
bref, j'ai choisi de faire un taff auditif
Parceque dès jeune j'ai fait du rap
un gamin qui kicke
ennemi public,
je connais pas de gentils flics
Mes couplets parlent de la vie
un rap scientifique
me demande pas de changer mes principes
contre des fausses valeurs
et tant pis si je voyais pas ma vie en
tant que rappeur
ne me demande pas de jouer le barge comme
le roi Heenok
Le rap Français n'est plus sensé depuis
les up in smoke »

Monotof, Me demande pas
Hors série V1, 2015

« - Quoi ! Avez-vous jamais vu un
lever de soleil semblable à un autre
? Dieu ne varie-t-il pas pour vous
la forme de ses nuages chaque matin,
chaque soir ? Et vous croyez pour-
tant placer 150.000 fenêtres carrées
l'une à coté de l'autre et y décou-
vrir quelque intérêt. Vous faites
refaire à vos architectes toujours la
même chose et vous espérez qu'elle
vous impressionnera.
Toutes les œuvres d'art dignes
d'être exécutées sont intéressantes
et attrayantes, une fois terminées.
Aucune loi, aucun droit, ne consacre
l'ennui. »

John Ruskin, Lecture on Architecture
and Painting, Delivered at Edinburgh
November 1853

« Un microphone dans le creux de la main
Alors tout va bien
Je prends c'qu'on m'donne,
j'emmerde personne
Et je m'en sors bien. »

Ekoué (la Rumeur)
32 ans que je bouffe des pâtes,
Les inédits 2, 2013

« Il faut briser la notion selon laquelle ce qui est lisse et monochrome est beau. Nous porterons atteinte à notre principe de vie, à notre nerf vital si nous continuons ainsi et croyons que la monochromie est belle et bonne et saine. C'est exactement le contraire. Car c'est notre propre condamnation à mort que nous signons ainsi. La monochromie, c'est la stérilité. La stérilité signifie la mort. Si nous adorons la stérilité, la mort, nous mourrons nous même et ce sera la fin de notre civilisation et notre propre fin. »

F. Hunderwasser

La couleur dans l'architecture, 1981

« La ruse urbaine (...) désigne en revanche une poétique de l'habiter issue d'un procédé habile, né d'un profond savoir local (au sens spatio-socio-temporel) permettant aux habitants de « détourner » les architectures et les espaces urbains, et d'inventer des artifices afin de s'approprier et de réinventer leur espace.

Alesia de Biase,

Ruses urbaines comme savoir



35, 36. Inauguration, démolition, deux images, 62 ans d'écart : la cité des 4000 à la Courneuve.

subjectif du tiers-espace que nous pourrions chercher des voies d'issues aux rationalités hégémoniques.

Il résulte de ce constat un enjeu de taille pour la pratique professionnelle. Il devient urgent de prendre en compte ces énonciations dans la compréhension dans la conception de l'architecture, et cela à tous les temps du projet. Puisque les usages produisent des attachements, la transformation urbaine bouleverse nécessairement ceux-ci. L'idéologie de la démolition, *politique de la terre brûlée*, comme ça a été le cas pour la Cité des 4000, se heurte nécessairement à la mémoire collective qui lie les habitants aux murs. La rupture temporelle violente que constitue un tel projet (déplacement de population, destruction, construction, réaménagement ou néo-exil) souligne son incohérence. Une autre éthique de projet nous pousse à prendre en compte l'intelligence acquise du lieu, et à nous soucier des expulsions systématiques qui accompagnent malheureusement bon nombre de rénovations urbaines.

Pour aller encore plus loin, nous pouvons dire qu'il est aujourd'hui temps de laisser ces attachement dicter la forme. Cela implique une prise en compte des discours et des usages quotidiens dès les premiers pas du projet, et donc une forme d'ethnographie préalable du lieu, ainsi qu'une nouvelle forme de la relation de pouvoir qui lie l'architecte au site et à ses occupants. Il ne s'agit plus de penser une architecture thérapeutique qui aurait pour but de résorber des problèmes sociaux identifiés par les discours politiques, comme la délinquance : l'idéologie du soin reproduit nécessairement les maux en prétendant les faire disparaître. Il s'agit ici de saisir la manière dont ces maux sont détournés, appropriés et sublimés par les individus dans l'usage et la mémoire de l'espace, et d'intégrer ces pratiques à la base du projet de rénovation, rendant ainsi aux habitants le pouvoir sur le territoire et son discours.

Pratique professionnelle liée soit à un acteur financier majoritaire du secteur, lui-même sous la contrainte de marchés majeurs et mortifères, soit à l'expression positive des subjectivités individuelles et indépendantes de nos sociétés, le parallèle entre l'industrie de la production du rap et celle de la production architecturale est vite tiré. Il semble judicieux : la pratique de l'architecture contemporaine montre un usage marqué et signifié de la pratique du réemploi et de l'emprunt : à des cultures constructives, à des confrères, à des images locales, à des exemples historiques. Il semble que cet usage ait toujours eu lieu, mais qu'il est aujourd'hui revendiqué, tandis que les générations passées les dissimulaient sous les airs de l'omniprésente modernité. Ce processus créatif, fai-

sant de reliquats une nouvelle œuvre, n'est-il pas à la base du *sample* et du *cut*, travail d'échantillonnage à partir de tables tournantes, travail des DJs pionniers, qui accompagneront la naissance du Hip-Hop ?

Sample et *Hacking* sont en place pour être processus créatifs et moteurs de «dé-aménagement urbain». Nous pouvons jouer avec le dé-codage entrepris par la globalisation capitaliste et laisser l'espace libre au recodage spontané du socius : un urbanisme *Open Source*. Au lieu d'opérer un ajout supplémentaire de formes, de codes et de symboles dans un tissu urbain déjà saturé, ou à l'inverse de préférer la *tabula rasa*, démolissant les murs mais aussi les mémoires et les organisations sociales qui s'y rattachent, l'architecture pourrait prétendre à libérer l'espace public, à construire les interstices et les brèches propices à l'épanouissement du *socius*. Cette idée prend place dans une interrogation plus large qu'impose notre époque : voulons-nous reconstruire de nouveaux grands projets de société, de nouvelles théories générales et de nouveaux supports d'utopies universelles ; ou profiter du potentiel réflexif à notre disposition pour recentrer la confiance sociale dans les usages et les pratiques quotidiennes, en reconnaissant la stabilité qu'elles procurent et en valorisant leur pouvoir organisationnel ?

Français, nous connaissons un peu notre pays, et nous le savons hôte du premier cimentier mondial, peut-être pas étranger par ailleurs à la politique adoptée par le feu ministère de la Reconstruction. Nous le savons également hôte du second marché mondial du rap, et donc un foyer de culture urbaine, qui s'est propagé et multiplié dans toute la francophonie. C'est peut-être dans les méandres et les mémoires de nos *barres*, *tours* et *blocs* qu'il faut chercher une architecture anarchique, samplée.

Pour paraphraser et détourner Debord, on pourrait dire que ce nouveau processus n'est pas «degré zéro» du dessin, «négation du Dessin» mais «Dessin de la négation». Au même titre que l'art a lentement déplacé son objet de l'œuvre vers l'expérience, les Architectes peuvent reconsidérer les dimensions spatio-temporelles de leur objet. La *polis* est en constant décalage entre espace physique et espace projeté, elle est un objet hybride dont les réalités politiques, symboliques et matérielles sont indissociablement imbriquées. L'architecte est alors le plus indiqué pour opérer la médiation nécessaire entre les discours, les usages et les formes, et de cette traduction adviendra le dessin, le seul dessin possible, celui qui met en lien.

Plutôt que de se tenir dans le champ d'un discours qui maintient son privilège en inversant son contenu (qui parle de catastrophe, et non plus de progrès), on peut tenter une autre voie : analyser les pratiques micro-biennes, singulières et plurielles, qu'un système urbanistique devait gérer ou supprimer et qui survivent à son dépérissement ; suivre le pulvélement de ces procédures qui, bien loin d'être contrôlées ou éliminées par l'administration panoptique, se sont renforcées dans une proliférante illégitimité, développées et insinuées dans les réseaux de surveillance, combinées selon des tactiques illisibles mais stables au point de constituer des régulations quotidiennes et des créativités subreptices que cachent seulement les dispositifs et les discours, aujourd'hui affolés, de l'organisation observatrice. »

Michel De Certeau,
L'invention du quotidien, 1990

Polis : Locution Grecque antique exprimant (transmise au latin), entre autre, une entité physique, site liant la ville et son écosystème.

« Nous sommes à l'âge des objets partiels, des briques et des restes. Nous ne croyons plus en ces faux fragments qui, tels les morceaux de la statue antique, attendent d'être complétés et recollés pour composer une unité qui est aussi bien l'unité d'origine. Nous ne croyons plus à une totalité originelle ni à une totalité de destination. Nous ne croyons plus à la grisaille d'une fade dialectique évolutive, qui prétend pacifier les morceaux parce qu'elle en arrondit les bords. Nous ne croyons pas à des totalité qu'à côté. Et si nous rencontrons une telle totalité à côté de parties, c'est un tout de ces parties-là, mais qui ne les unifie pas, et qui s'ajoute à elle comme une nouvelle partie composée à part. « Elle surgit, mais s'appliquant cette fois à l'ensemble, comme tel morceau composé à part, né d'une inspiration » - dit Proust de l'unité de l'œuvre de Balzac, mais aussi bien de la sienne propre. »

Gilles Deleuze, Felix Guattari, L'anti-œdipe I P. 52-53, 1972

Notes Bibliographiques

Premier mouvement

- 1 Arjun Appadurai, Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation, Payot, Paris, 2005.
- 2 Saskia Sassen, A Sociology of Globalization, W.W. Norton, 2007
- 3 Philippe Descola, Par-delà nature et culture, Gallimard, collection Bibliothèque des sciences humaines, Paris, 2005.
- 4 Viveiros de castro, The Relative Native : Essays on Indigenous Conceptual Worlds, University of Chicago Press, 2015.
- 5 Michel Foucault, « Il faut défendre la société » Cours au Collège de France 1975-1976 , Gallimard, Paris, 2004.
- 6 Anne-Marie Thiesse, La création des identités nationales - Europe XVIIIe-XXe siècle, Seuil, Paris 1999.
- Benedict Anderson, Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism, Verso, London-New York, 1983.
- 7 Gilles Deleuze, Felix Guattari, Capitalisme et schizophrénie 1 : L'anti-Oedipe, Minuit, Paris, 1972
- 8 Michel Foucault, Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1978-1979 , Gallimard, Paris, 2004.
- 9 Rem Koolhaas, Delirious New York, Oxford University Press, 1978.
- 10 Gilles Lipovetsky, Les temps hypermodernes, Grasset et Fasquel, Paris, 2005.
- 11 Alban Bensa, Eric Fassin , « Les sciences sociales face à l'événement », Terrain, n° 38, pp. 5-20, 2002.
- 12 Ulrich Beck, Cosmopolitan vision, Cambridge, UK and Malden, MA: Polity Press, 2006.
- 13 Michel Ignatieff, L'honneur du Guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne, La découverte, Paris, 2000.
- 14 Achille Mbembé, Néropolitique, Raison Politique 21, 2006, pp. 29-60.
- 15 Guillaume Boccara, Anthropologia diacrónica. Dinámicas culturales, procesos históricos, y poder político, Nuevo Mundo Mundo Nuevos, 2005, p. 2.
- 16 Arjun Appadurai, Géographie de la colère : La violence à l'âge de la globalisation, Payot, Paris. 2009
- 17 Eric Hobsbawm, Terence Ranger, The Invention of Tradition, Cambridge University Press, 1983.
- 18 Jayson Harsin, La post-vérité a une histoire entretien avec Valérie Segond, Le Monde, 2 mars 2017.
- 19 Byung Chul Han, Dans la nuée : Réflexions sur le numérique, Actes Sud, Paris, 2015.
- 20 Gilles Lipovetsky, Jean Serroy, L'Esthétisation du monde : vivre à l'âge du capitalisme artiste, Paris, Gallimard, 2013.
- 21 Max Weber, L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme (1904-1905), trad. Jean-Pierre Grossein, Gallimard, Paris, 2003.
- 22 Arjun Appadurai, Géographie de la colère : La violence à l'âge de la globalisation, Payot, Paris. 2009.

58

Deuxième mouvement

- 1 Frank Lloyd Wright & Lewis Mumford : Thirty Years of correspondance, Bruce Brooks Pfeiffer ,Princeton architectural Press, 2001
- 2 L'urbanisme, utopies et réalités - Une anthologie, Françoise Choay, Editions du Seuil, 1965
- 3 Communities of Frank Lloyd Wright : Taliesin and beyond, Myron A. Marty, Northern Illinois University press, 2009, p.29
- 4 ib. p.107 à 112
- 5 ib. p.114 à 120
- 6 ib. p.126
- 7 ib. p.224
- 8 ib. p.147
- 9 ib. p.157
- 10 ib. p.169
- 11 ib. p.162 à 184
- 12 ib. p.196
- 13 ib. p.204
- 14 Frank Lloyd Wright's Pope-Leighey House, Steven M. Reiss, University of Virginia press, 2014, p.46-49
- 15 ib. p.52
- 16 Communities of Frank Lloyd Wright : Taliesin and beyond, Myron A. Marty, Northern Illinois University press, 2009, p.189
- 17 Do it Yourself : The usonian Automatic, Matthew Skjonsberg, publié dans Frank Lloyd Wright : Unpacking the archive, The museum of Modern Art, New-york , 2017
18. Lettre de Frank Lloyd Wright à Lewis Mumford, Taliesin, Spring Green, Wisconsin, 03 Juin 1941, dans Frank Lloyd Wright & Lewis Mumford : Thirty Years of correspondance, Bruce Brooks Pfeiffer ,Princeton architectural Press, 2001
19. Communities of Frank Lloyd Wright : Taliesin and beyond, Myron A. Marty, Northern Illinois University press, 2009, p.202
20. "de l'atelier perret aux premiers chantiers en grâce" , Philippe Potié, publié dans André Ravéreau, l'atelier du désert, Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003,P.19

21. ib., p.19
22. ib., p.22
23. "La période grecque", Manuelle Roche, publié dans André Ravéreau, l'atelier du désert, Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003, p.33
24. ib., p.35
25. André Ravéreau - Du local à l'universel, Maya Ravéreau, Vincent Bertaud du Chazaud, 2007, p.55
26. "L'atelier du désert, du concept à l'aventure", Phillippe Potié, publié dans André Ravéreau, l'atelier du désert, Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003, p.61 & "Une longue relation d'amitié et de travail", Gabrielle Regamey, p.121 du même ouvrage
27. André Ravéreau - Du local à l'universel, Maya Ravéreau, Vincent Bertaud du Chazaud, 2007, p.87
28. "Une longue relation d'amitié et de travail", Gabrielle Regamey, publié dans André Ravéreau, l'atelier du désert, Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003 p.121
29. "Hassan Fathy, André Ravéreau, destins croisés", Leïla El-Wakil, publié dans André Ravéreau, l'atelier du désert, Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003 p.75
30. "L'atelier du désert, du concept à l'aventure", Phillippe Potié, publié dans André Ravéreau, l'atelier du désert, Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003, p.61
31. "l'apprentissage du regard", Chéhrazade Nafa et Ahmed Koumas, publié dans André Ravéreau, l'atelier du désert, Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003, p.126
32. André Ravéreau - Du local à l'universel, Maya Ravéreau, Vincent Bertaud du Chazaud, 2007, p.85
33. Housing for the Millions - John Habraken and the SAR (1960-2000), Koos Bosma, Dorine van Hoogstraten, Martijn Vos, NAI Publishers, 2001, p.143
34. ib., p.197
35. ib., p.112
36. ib., p. 105 & 106
37. Lacaton & Vassal 1993 2015 : Horizonte post-mediaticò ELcroquis 177/178, 2015
38. "What and Who is already there", Atelier de Anne Lacaton & Frederic Druot, 2017-2018
39. Lacaton & Vassal 1993 2015 : Horizonte post-mediaticò ELcroquis 177/178, 2015
40. The Hedgehog and the fox : Essay on Tolstoy's view on history, Isaiah Berlin, Weidenfeld & Nicholson, 1953
41. ib., p.37
42. Voir l'ouvrage de Patrick Bouchain sur les Kroll : "Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée", Actes Sud, 2013
43. construire-architectes.overblog.com/5_en_resume.html
44. Construire autrement : Comment faire ? P. Bouchain, L. Castany, C. Weiner, Actes Sud, 2006, p.104
45. Pas de toit sans toi; Réinventer l'habitat social, Patrick Bouchain, Actes Sud, 2016, Boulogne-s/mer.
46. Construire autrement : Comment faire ? P. Bouchain, L. Castany, C. Weiner, Actes Sud, 2006, p.124
47. ib. p.88
48. ib. p.27
49. ib. p.65
50. ib. p.18
51. construire-architectes.overblog.com/5_en_resume.html
52. "Mediaspree versenken" ostprinzessin.de, 24.04.2007
53. Urban Catalyst : The power of temporary use, Phillip Oswalt, Phillip Misselwitz & Klaus Overmeyer, DOM Publishers, 2008, p.35 & 227
54. "informal economies and the culture in Global Cities", conversation between Saskia Sassen & Phillippe Oswalt, publié dans Urban Catalyst : The power of temporary use, Phillip Oswalt, Phillip Misselwitz & Klaus Overmeyer, DOM Publishers, 2008, p.118
55. "Towards an user-based Urbanism", Urban Catalyst : The power of temporary use, Phillip Oswalt, Phillip Misselwitz & Klaus Overmeyer, DOM Publishers, 2008, p.373
56. Pour une anthropologie de l'espace, Françoise Choay, Editions du Seuil, 2006, p.82
57. ib. p.140
58. ib. p.330
59. ib. p.222
60. ib. p.216
61. La conscience du lieu, Alberto Magnaghi, Eterotopia France, 2017, p.17
62. ib. p.30
63. ib. p.163
64. ib. p.26
65. ib. p.139
66. ib. p.163
67. ib. p.197

Bibliographie

- Introduction à la méthode de Léonard de Vinci
Paul Valéry, Gallimard, 1894
- L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme
Max Weber, trad. Jean-Pierre Grossein, Gallimard, Paris, 2003 - 1905
- The Hedgehog and the fox : Essay on Tolstoy's view on history
Isaiah Berlin, Weidenfeld & Nicholson, 1953
- L'urbanisme, utopies et réalités - Une anthologie
Françoise Choay, Editions du Seuil, 1965
- Spécial : programmation / Architecture et psychiatrie
Recherches, Juin 1967
- Capitalisme et Schizophrénie I - L'anti-œdipe
Gilles Deleuze & Félix Guattari, Les éditions de minuit, 1972
- Ecotopia
Ernest Callenbach, 1975
- « Il faut défendre la société » Cours au Collège de France 1976
Michel Foucault, Gallimard, Paris, 2004 - 1976
- Delirious New York
Rem Koolhaas, Oxford University Press, 1978
- La Condition postmoderne : rapport sur le savoir
Jean-François Lyotard, Minuit, Paris, 1979
- Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1979
Michel Foucault, Gallimard, Paris, 2004 - 1979
- Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism
Benedict Anderson, Verso, London-New York, 1983
- The Invention of Tradition
Eric Hobsbawm, Terence Ranger, Cambridge University Press, 1983
- The cultural biography of things. Commodization as process
Igor Kopytoff - Arjun Appadurai (dir.), The social life of things. Commodities in cultural perspective, Cambridge University Press, 1986
- LAURIE BAKER - Life, Work, Writings
Gautam Bhatia, VIKING, Penguin Books India, 1991, New Dehli
- La société du spectacle
Guy Debord, Gallimard, Paris, 1992
- Chaosmose
Félix Guattari, Editions Gallilée, Collection L'espace critique, 1992
- Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité
Marc Augé, Seuil, Paris, 1992
- Les territoires du quotidien
Guy Di Mèo, L'Harmattan, Paris, 1996
- Pour une architecture plus proche de la nature et de l'homme - HUNDERTWASSER ARCHITECTURE
TASCHEN, 1997, Cologne
- The Structure of the ordinary - Form and control in the Built Environment
Nicolas John Habraken - Edited by Jonathan Teicher, MIT Press - Cambridge, Massachusetts, London, England, 1998
- La création des identités nationales - Europe XVIIIe-XXe siècle
Anne-Marie Thiesse, Seuil, Paris 1999
- Guerre ethnique et conscience moderne
Michel Ignatieff, La découverte, Paris, 2000
- Tout est paysage
Lucien Kroll - Sens & Tonka, éditeurs, Paris, Librairie de l'Architecture et de la ville, 2001
- Housing for the Millions - John Habraken and the SAR (1960-2000)
Koos Bosma, Dorine van Hoogstraten, Martijn Vos, NAi Publishers, 2001
- Frank Lloyd Wright & Lewis Mumford : Thirty Years of correspondance
Bruce Brooks Pfeiffer ,Princeton architectural Press, 2001
- « Les sciences sociales face à l'événement »
Alban Bensa, Eric Fassin , Terrain, n° 38, pp. 5-20, 2002

Questions that will not go away : Some remarks on long-term trends in Architecture and their impact on architectural education
 N.J. Habraken, 2003
 André Ravéreau, l'atelier du désert
 Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003
 Par-delà nature et culture
 Philippe Descola, Gallimard, collection Bibliothèque des sciences humaines, Paris, 2005
 Palladio's Children - Seven essays on everyday environment and the architect
 Nicholas John Habraken, Edité by Jonathan Teicher, Publié par Taylor & Francis group, London - New-york, 2005
 Shrinking Cities
 Phillip Oswalt, 2005
 Reclaiming Urbanity : Indeterminate spaces, informal actors and urban agenda settings
 Jacqueline Gnoth & Eric Corijn, thèse de master non publiée, 2005
 Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation
 Arjun Appadurai,, Payot, Paris, 2005
 Les temps hypermodernes.
 Gilles Lipovetsky, Grasset et Fasquel, Paris, 2005
 Collapse: How Societies Choose to Fail or Survive
 Jared Diamond, Viking Press, 2005.
 Anthropologia diacrónica. Dinámicas culturales, procesos históricos, y poder político.
 Guillaume Boccara, Nuevo Mundo Mundo Nuevos, 2005
 Cosmopolitan vision
 Ulrich Beck, Cambridge, UK and Malden, MA: Polity Press, 2006
 Nécropolitique
 Achille Mbembé, Raison Politique 21, 2006, pp. 29-60
 Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie **61**
 Jared Diamond, Gallimard, Paris 2006
 Où en est l'herbe ? - Réflexions sur le Jardin Planétaire
 Gilles Clément, Actes Sud, 2006
 Construire autrement : Comment faire ?
 P. Bouchain, L. Castany, C. Weiner, Actes Sud, 2006
 Pour une anthropologie de l'espace
 Françoise Choay, Editions du Seuil, 2006
 A Sociology of Globalization
 Saskia Sassen, W.W. Norton, 2007
 André Ravéreau - Du local à l'universel
 Maya Ravéreau, Vincent Bertaud du Chazaud, 2007
 Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire
 Zygmunt Bauman, Seuil, Paris, 2007
 Working toward redistributive justice, Paul Davidoff,
 Journal of the American institute of planners, 26.11.2007
 Loose space : possibility and diversity in urban life
 Karen A. Franck, 2007, Routledge
 Urban Catalyst : The power of temporary use
 Phillip Oswalt, Phillip Misselwitz & Klaus Overmeyer, DOM Publishers, 2008
 Communities of Frank Lloyd Wright : Taliesin and beyond
 Myron A. Marty, Nothern Illinois University press, 2009
 Whatever happened to Analogue Architecture
 Adam Caruso, AA Files n°59, p. 74-75, G.B., Londres, 2009
 Géographie de la colère : La violence à l'âge de la globalisation
 Arjun Appadurai, Payot, Paris. 2009
 Venitiens dans la Pampa. Anthropologie d'une double identité au Rio Grde do Sul. Brésil
 Alessia De Biase, L'Harmattan, Paris, 2009

L'Esthétisation du monde : vivre à l'âge du capitalisme artiste
 Gilles Lipovetsky, Jean Serroy, Gallimard, Paris, 2013
 La biorégion Urbaine -Petit traité sur le territoire, Bien Commun
 Alberto Magnaghi, Eterotopia France, Rhizome, Paris, 2014
 Frank Lloyd Wright's Pope-Leighey House
 Steven M. Reiss, University of Virginia press, 2014
 Lacaton & Vassal 1993 2015 : Horizonte post-mediaticò
 Elcroquis 177/178, 2015
 The Relative Native : Essays on Indigenous Conceptual Worlds
 Viveiros de castro, University of Chicago Press, 2015
 Dans la nuée : Réflexions sur le numérique
 Byung Chul Han, Actes Sud, Paris, 2015
 Pas de toit sans toi; Réinventer l'habitat social
 Patrick Bouchain, Actes Sud, 2016
 Le dernier qui s'en va éteint la lumière
 Paul Jorion, Fayard, Paris, 2016
 La conscience du lieu
 Alberto Magnaghi, Eterotopia France, 2017

Crédits Images

Premier mouvement

01. Xuman, Le journal rappé, youtube.com / JT rappé
 02. The theory of Population-Environment links , AAAS Atlas of populations and environment, basé sur la théorie de peuplement de Julian Simon
 03. Affiche pour la promotion des chantiers de la jeunesse Française, organisation paramilitaire française et vichiste, 1941.
 04. La cité des 4000, reportage INA, ina.fr

Deuxième mouvement

01.Extrait de « Pedro Guerrero : Picturing Wright », The Monacelli Press, NY, 2015, p.100 Crédit photo Pedro Guerrero's Archive.
 02.ib., p.52
 03.Extrait de « Frank Lloyd Wright's Pope-Leighey House », Steven M. Reiss, University of Virginia press, 2014, p.47
 04.ib., p.53
 05.ib., p.76
 06.ib., p.46
 07.ib., p.52
 08.ib., p.103
 09.Crédit photo Manuelle Roche. Extrait de « André Ravéreau, l'atelier du désert » Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003, p.32
 10.ib., p.144
 11.ib., p.103
 12.ib., p.91
 13.ib., p.28
 14.COSTFORD Flickr
 15.Architectural Digest India, « architecturaldigest.in », 16.06.2017 « On father's day, a grandson tribute to his grandfather Laurie Baker », Crédit photo Vineet Radhakrishnan.
 16. « lauriebaker.net », 1999.
 17. « darchitectures.com », 19.01.2016, O.Namias
 18. Extrait de « Housing for the Millions - John Habraken and the SAR (1960-2000) », Koos Bosma, Dorine van Hoogstraten, Martijn Vos, NAI Publishers,

- 2001, p.273
19. Extrait de Lacaton & Vassal 1993 2015 : Horizonte post-médiaticò, ELcroquis 177/178, 2015
 20. ib.
 21. ib.
 22. Extrait de « Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée », Patrick Bouchain, Actes Sud 2013
 23. ib.
 24. Extrait de Pas de toit sans toi; Réinventer l'habitat social Patrick Bouchain, Actes Sud, 2016
 25. ib.
 26. Extrait de « Construire autrement : Comment faire ? » P. Bouchain, L. Castany, C. Weiner, Actes Sud, 2006, p.38
 27. ib., p.78
 28. ib.
 29. Extrait de « Urban Catalyst : The power of temporary use » Phillip Oswald, Phillip Misselwitz & Klaus Overmeyer, DOM Publishers, 2008, p.293
 30. ib., pgs. 35 à 51
 - 31 à 33. Crédit photo Manuelle Roche. Extrait de « André Ravéreau, l'atelier du désert » Rémi Baudouï, Philippe Potié, Parenthèses, 2003
 34. INA.FR
 35. INA.FR

Discographie

Les soliloques du Pauvres, Jehan-Rictus, Virus, 1897, 2017
 L'école du micro d'argent, IAM, 1997
 Nastradamus, Nas, 1999
 Black Album, Jeff le Nerf, 2006
 Du cœur à l'outrage, La Rumeur, 2007
 Aucun Appel au Calme, Les évadés, 2008
 High-Tech et primitif, AL, 2008
 Artisan du Bic, Demi-Portion, 2010
 Les inédits 2, La Rumeur, 2013
 A pies pelados, Minuto Soler é Pinera Pride, 2013
 Paco-Errant, Paco, 2014
 T'as le bonjour d'Alain, inédit, AL, 2015
 Hors-Série V1, Monotof, 2015
 Les preuves du temps, Lacraps, 2016
 Les Tontons Sampleurs, S2E & DJ Masta, 2016
 El mundo esta al reves, single, Akapellah, Foyone, Dollar, 2017
 Filosofia, Hard GZ, 2017